

EXILÉE ET DEBOUT

LE RÉCIT D'UN REJET SURMONTÉ



AUTOBIOGRAPHIE

Chantal Nantchop

Les Éditions Richter

EXILÉE ET DEBOUT

**Étudiante étrangère partout : un
combat contre l'invisible.**

**VIVANTE AVEC L'AIDE DU DIEU
VIVANT, CHEF DES TRIBUS.**

Ce livre est tiré de mon vécu réel.

*J'y raconte sans filtre mes **3 années et demie en Exil**, passées dans le cadre de mes études universitaires.*

*Tout ce que vous lirez est **authentique** : les douleurs, les violences, les humiliations... mais aussi la résilience, la foi retrouvée et l'espoir.*

*Ce n'est pas une fiction. C'est **ma vérité**.*

PRÉFACE

Je n'aurais jamais imaginé écrire un jour ce livre. Et pourtant, me voilà, à mettre des mots sur des blessures que j'ai longtemps gardées en silence. Ce roman, c'est mon histoire. Celle d'une jeune fille qui croyait à ses rêves, qui a suivi une voie qu'elle pensait être la bonne... avant de découvrir une réalité brutale, faite d'agressions, de solitude, de rejet, mais aussi de résistance, de foi, et d'amour. Chaque page que vous lirez, je l'ai écrite avec mes émotions les plus profondes. J'ai pleuré, j'ai eu peur, j'ai douté. Mais j'ai aussi appris, grandi, et retrouvé Dieu dans le chaos. Ce n'est pas un livre parfait, mais c'est un livre vrai. Un livre sincère. Un livre qui parle à toutes celles et ceux qui, un jour, ont eu envie d'abandonner mais ont choisi de continuer.

À toi qui lis ces lignes. Merci de prendre le temps de m'écouter, de ressentir avec moi, de marcher un instant dans mes pas. Si mon histoire peut réconforter, éveiller, ou simplement toucher une âme, alors j'aurais accompli quelque chose de beau avec ma douleur.

Donia

DÉDICACE

À Dieu, merci de m'avoir protégé et gardé.

À toutes celles et ceux qui ont été arrachés à leur terre, à leur paix, à leur innocence, et qui ont pourtant trouvé la force de se relever.

À ma mère Biologique, à ma mère Adoptive, à mon Père et à mes Amis qui m'ont portée, écoutée, protégée quand j'étais à bout, et à ceux qui ont cru en moi quand moi-même, je doutais.

À toi qui lis ces lignes, puisses-tu y trouver le courage de continuer, la foi de tenir, et la certitude que tu n'es pas seul.

Ce livre est pour vous. Ce cri est le nôtre.

Donia

RÉSUMÉ

Dans ce récit profondément personnel, l’auteur retrace trois années et demie d’exil, d’études, de souffrance et de survie dans un pays étranger au cœur du continent. Partie avec l’espoir d’obtenir un diplôme d’ingénieur, elle découvre rapidement une réalité brutale : Racisme, harcèlement, agressions, humiliations, exploitation et indifférence deviennent son quotidien.

Isolée dans une ville où sa couleur de peau et son statut d’étrangère la désignent comme une cible, elle affronte l’injustice sous toutes ses formes : sur les bancs d’un établissement supérieur, dans les transports, dans la rue, sur les lieux de travail, et jusque dans sa vie la plus intime. Malgré le soutien de sa famille, et quelques amis, le poids du rejet et des trahisons la plonge dans la solitude, la colère, la peur. Mais c’est dans ce chaos qu’elle trouve un refuge inattendu : sa foi, sa force intérieure, et le pouvoir de pardonner.

Ce roman est plus qu’un témoignage : c’est un cri du cœur, une main tendue à tous ceux et celles qui se sont sentis étrangers, seuls, invisibles ou brisés.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	1
DÉDICACE.....	2
RÉSUME.....	3
TABLE DES MATIÈRES	4
PREMIÈRE ANNÉE :La Dure Réalité.....	6
Chapitre I : Le Départ.....	7
Chapitre II : L’aube D’une Autre Vie	12
Chapitre III : Les Bancs D’un Nouveau Départ.....	16
Chapitre IV : Le Choc Culturel	25
Chapitre V : De Nouvelles Têtes, Un Peu D’air	32
Chapitres VI : La Guerre Dans L’assiette	38
Chapitres VII : Équilibre	41
Chapitres VIII : La Chute Après L’équilibre	45
DEUXIÈME ANNÉE : Le Cauchemar	48
Chapitre I : Le Début Du Cauchemar.....	49
Chapitre II : Errance.....	58
Chapitre III : Le Corps Parle	61
Chapitre IV : Cracher Sur L’humanité	68
Chapitre V : Prendre Son Destin En Main	76
Chapitres VI : Enfermées Pour Survivre.....	80

Chapitres VII : Une Lumière Volée	83
Chapitres VIII : Ce Qu'il Me Reste, Je Le Rends	85
Chapitre IX : Toujours L'étrangère.....	88
TROISIÈME ANNÉE :La Pire Année De Ma Vie....	92
Chapitre I : Le Rejet Financier.....	93
Chapitre II : Le Traumatisme	100
Chapitre III : L'année De Trop	108
Chapitre IV : Quand Le Monde N'a Plus De Réponse	117
Chapitre V : Discriminations Professionnelles	122
Chapitres VI : La Sortie De L'ombre Des Ténèbres	127
Chapitres VII : Refusés Jusqu'au Départ	131
QUATRIÈME ANNÉE :La Nouvelle Vie De Donia	136
Chapitre I : Le Nouveau Départ De Donia.....	137
Chapitre II : La Surprise.....	140
Chapitre III : Trompée Jusqu'au Bout.....	147
Chapitre IV : Carte De Séjour	150
Chapitre V : La Perte D'un Proche	153
Chapitres VI : Le Grand Retour	158
CONCLUSION.....	161
ÉPILOGUE.....	162

PREMIÈRE ANNÉE : LA DURE RÉALITÉ

CHAPITRE I : LE DÉPART

Je me souviens du 16 Octobre 2021 comme d'un chapitre qu'on n'écrit pas encore, mais qu'on sent déjà irréversible. Il était 4 heures du matin quand j'ai quitté mon pays d'origine, mon cœur alourdi par les silences qu'on laisse derrière soi. L'aéroport de mon pays n'était qu'un décor passager, mais il gardait en lui toutes mes attaches.

Quand je suis arrivée à l'aéroport de mon pays d'accueil vers 17h, un étudiant m'attendait. On ne se connaissait pas, mais il avait été informé de mon arrivée. Il m'a accueillie avec une simplicité précieuse, dans cette mer d'inconnu. Il m'a aidée à rejoindre la gare routière, à prendre mon billet de bus pour ma ville de résidence, à charger mes affaires. Je le revois encore me dire bonne chance, puis disparaître dans la foule. Ce geste, ce regard, ce soutien discret, c'était tout ce dont j'avais besoin.

Le bus est parti à la tombée de la nuit. Le paysage changeait, les visages aussi. Je regardais défiler le pays à travers la vitre, sans vraiment comprendre ce que je voyais. Je n'avais plus de repères, seulement une adresse

dans mon téléphone et un silence qui me pesait de plus en plus.

À minuit, j'ai enfin mis les pieds dans ma ville. Un étudiant m'attendait cette fois. Il m'a accueillie comme une sœur d'exil, sans poser trop de questions Il m'a conduite jusqu'à mon adresse. Je ne savais pas encore si c'était un logement, un abri, ou une cage. J'étais trop fatiguée pour me poser la question. L'étudiant m'a aidée à porter ma valise jusqu'au palier.

Les escaliers étaient sombres, l'immeuble silencieux. Il m'a laissé devant la porte avec un dernier mot d'encouragement, puis il est reparti, avalé par la nuit.

J'étais là, seule, devant une porte inconnue, dans une ville étrangère, à bout de souffle. Quand je suis entrée dans l'appartement, j'ai tout de suite su que ce n'était pas ce que j'imaginais. Pas que je m'attendais à du luxe non mais j'espérais au moins un endroit propre, calme, prêt à m'accueillir. Ce n'était pas le cas.

Ma colocataire, n'était pas là. Une étudiante en licence elle aussi. On m'avait dit qu'elle serait là pour m'accueillir mais ce soir-là, elle était à une soirée. L'appartement était silencieux, un peu froid. J'ai ouvert la porte de ma chambre : elle était vide, sans lit préparé, et

sale. Poussière sur le sol, une odeur de renfermé s'y dégageait, les murs fatigués. J'ai refermé doucement. Ce n'était pas possible de dormir là.

Heureusement, la chambre de ma colocataire était ouverte. Il y' avait un lit, une couverture. J'y suis entrée comme on entre dans une grotte pour fuir la tempête. Je me suis allongée, toute habillée, sans même me changer. Je n'avais ni force ni larmes. Juste le corps cassé, et la tête pleine d'un million de pensées que je ne voulais pas entendre.

Dans le silence de cette nuit-là, je me suis dit :

“c'est juste le début. Demain, ce sera mieux.”

Mais je ne savais pas encore que cette nuit ne fût pas la plus dure. Ce soir-là, je me suis couchée sans même manger. Je n'avais plus de mots. Juste ce sentiment d'être très loin de moi-même. Avant de m'endormir, j'ai voulu me connecter au Wi-Fi. Je me suis dit qu'un appel, un message, une voix connue pourrait m'apaiser. J'ai pensé à ma famille, et à Lui.

Ce soir-là, j'avais juste besoin d'entendre sa voix. De lui dire que j'étais bien arrivée. De lui dire que j'avais peur, même si je ne l'aurais sûrement pas avoué comme ça. Mais la connexion était mauvaise, inexistante. J'étais

coupée du monde, enfermée dans une chambre qui n'était même pas la mienne, dans un pays qui ne me connaissait pas. Alors j'ai fermé les yeux. J'ai essayé de dormir. La nuit a été une catastrophe. Je croyais que c'était la fatigue du voyage, le décalage, le stress. Mais non. Ce n'étaient pas des cauchemars. C'était la réalité qui commençait à se manifester, sans filtre, sans douceur. J'ai rêvé d'un couloir sans fin, d'une maison sans fenêtres, de voix que je ne comprenais pas. Et quand je me suis réveillée, j'ai compris que ce n'était pas qu'un rêve.

Je venais d'atterrir dans une vie que je n'avais pas imaginée.

Et je n'étais pas sûre d'avoir les armes.

La première nuit a été impossible à décrire. Ce n'était pas seulement de la fatigue, ni des rêves perturbés. C'était comme si quelqu'un était dans la chambre avec moi, une présence invisible, un souffle que je sentais près de moi, comme si quelqu'un voulait entrer en moi. Je pouvais presque entendre des pas, et la sensation était si réelle que je me suis figée, pétrifiée.

Je me suis réveillée en sursaut, le cœur battant. Les ténèbres étaient trop épaisses autour de moi. Mais au lieu de paniquer complètement, j'ai saisi ma bible, le seul objet

qui me rattachait à quelque chose de solide, de familier. Je me suis aussi rappelée le nounours qu'il m'avait donné juste avant mon départ. Je me souviens encore de sa voix : "prends-le avec toi. C'est pour te protéger." Je le tenais fermement contre moi, ce petit ours en peluche qui avait plus de valeur qu'un trésor à cet instant-là. Il m'a semblé que c'était le seul moyen d'éloigner cette peur profonde. J'ai essayé de me rendormir, mais la situation a recommencé.

Je n'étais pas seule. Les mêmes sensations de présence, les mêmes bruits à peine perceptibles. Je n'arrivais pas à respirer. Je crois que la peur m'a paralysée. J'ai prié. J'ai répété des versets dans ma tête, sans savoir si c'était moi qui les croyais ou si c'était juste un mécanisme de survie. J'avais peur. Je ne voulais pas être seule dans cette chambre. Mais je l'étais toujours seule. Cette solitude est le grand début du cauchemar de Donia, et le déclic d'une nouvelle Donia.

CHAPITRE II : L'AUBE D'UNE AUTRE VIE

Le matin, je me suis réveillée fatiguée, secouée, mais vivante. La première chose que j'ai faite, c'est appeler ma mère adoptive. C'est elle qui s'occupe de moi, qui m'a élevée depuis l'obtention de mon baccalauréat. Je ne vous ai pas encore raconté notre histoire, mais je le ferai un jour. Elle mérite un chapitre à elle seule. Ce jour-là, ma mère biologique était aussi présente, venue spécialement d'une autre ville pour me dire au revoir avant mon départ. Quand j'ai entendu leurs voix au téléphone, tout mon corps s'est détendu. J'avais besoin de ça. De savoir qu'elles étaient encore là, même à distance.

Après ça, je l'ai appelé, Entendre sa voix m'a fait du bien. Je ne me sentais plus complètement perdue. C'était comme si, pendant quelques minutes, la peur de la nuit s'était envolée, remplacée par une chaleur discrète mais sincère.

Une fois les appels terminés, je suis sortie sur le balcon. L'air était frais. Je me suis assise, en silence, et j'ai regardé la vue. C'était ma nouvelle maison, même si elle ne me ressemblait pas encore. Des toits blancs, des

antennes, des ruelles que je ne connaissais pas. Tout était étrange, mais calme. Et pour la première fois, je me suis dit :

« Peut-être que je vais y arriver. »

Vers 8 heures, la porte de l'appartement s'est ouverte. C'était ma colocataire. Elle était rentrée d'une soirée, accompagnée d'un ami. Elle m'a saluée rapidement, l'air un peu fatigué. Je ne lui en voulais pas elle ne me connaissait pas. Moi non plus, je ne savais pas encore qui elle était dans ma nouvelle histoire.

Mais ce matin-là, en la voyant entrer, je me suis dit que je n'étais plus seule. Pas vraiment. Pas totalement.

J'ai passé presque toute ma journée sur le balcon, téléphone à la main. J'étais restée en ligne avec Lui, à parler de tout, de rien, à essayer de me raccrocher à ses mots comme à une bouée. Il me faisait rire, me calmait, me rappelait que j'étais forte.

Que j'avais choisi cette voie pour devenir quelqu'un.

Et même si j'étais loin, sa voix me rappelait que je n'étais pas oubliée. Ni perdue.

Un peu plus tard dans l'après-midi, ma colocataire s'est réveillée. Elle est sortie de sa chambre, encore un peu vaseuse, et m'a proposé de préparer quelque chose à

manger. Elle est allée en cuisine, a ouvert le frigo, et a sorti de la dinde. Elle a aussi préparé du riz. Pendant qu'elle cuisinait, un ami a elle est passé. Il s'est présenté, m'a souri gentiment, m'a demandé si je me sentais bien. Et puis, sans trop de cérémonie, on s'est retrouvés à quatre, autour de la table.

À un moment, ma colocataire a aussi sorti des mets de pistache et des bâtons que j'ai ramené. J'ai aidé à les détacher, on a partagé les plats, on a mangé, on a bu, on a ri. C'était chaleureux, Amical, Simple. Et pour une première vraie soirée, j'ai beaucoup aimé. J'étais encore loin de tout comprendre, mais là, dans ce petit salon, avec des gens que je venais à peine de rencontrer, je me suis sentie moins étrangère. Moins seule. Alors qu'on était en train de finir nos assiettes, la porte a de nouveau sonné. Quand j'ai ouvert, mon cœur s'est réchauffé un peu plus. C'était Salomon, mon ami, celui avec qui j'avais quitté mon pays natal lui aussi venait pour étudier comme moi, nous étions dans la même école, sa présence me faisais me sentir moi seul. Il venait d'arriver, épuisé mais souriant. À ses côtés, il y a, le frère d'exil qui m'avait récupérée à l'aéroport de mon pays d'accueil et aidée à prendre le bus jusqu'ici. Les voir, tous les deux, m'a fait un bien fou.

On leur a servi des assiettes, ils se sont joints à nous. On a mangé ensemble, on a raconté nos premières impressions, nos trajets, nos galères. Il y'avait des rires, des petites piques, de la nostalgie aussi, mais surtout cette ambiance fraternelle que seuls les expatriés peuvent comprendre. Ce soir-là, autour de cette table, nous étions six, venus d'endroits différents, réunis par la même envie : se construire un avenir ailleurs.

Et pour la première fois depuis que j'avais posé le pied dans ce pays, j'ai pensé que peut-être je pourrais y arriver.

CHAPITRE III : LES BANCS D'UN NOUVEAU DÉPART

Le lundi matin, Salomon est venu me chercher pour qu'on parte ensemble à l'école. On a marché dans les rues encore calmes de la ville, avec ce petit stress au fond du ventre qu'on a tout le premier jour d'école, peu importe l'âge. Quand je suis arrivée, j'ai découvert mon école, le bâtiment était beau, propre, bien organisé. Je me souviens avoir pensé : bon au moins, l'environnement est rassurant.

Je suis allée directement à l'administration, comme on me l'avait demandé. J'ai signalé mon arrivée, déposé les papiers administratifs que j'avais encore dans mon sac. Les secrétaires étaient polies, un peu pressées, mais ça s'est bien passé. Ensuite, j'ai rejoint la salle de classe. C'était une vraie première rencontre avec mon nouveau univers. Quand je suis entrée, ils étaient déjà plusieurs installés. Je me suis assise doucement, j'ai observé autour de moi. Il y'avait des jeunes de partout du mali, du Tchad, du bénin, de la Tunisie, du Maroc, d'Algerie, d'Egypte, de la Lybie, du Sénégal, du Burkina Faso, du Gabon, du Congo, de la côte d'ivoire, du Cameroun, de la Mauritanie, du Comores, et d'autres pays inidentifiables au premier

regard, un mélange d'accents, de regards, d'énergies. Et moi, au milieu de tout ça, avec mes cheveux courts, mon style à part, et cette sensation de porter tout mon passé sur mes épaules. L'ambiance de cette première journée était étonnamment chaleureuse. Les profs étaient sympas, accueillants même. Cela m'a fait du bien, après les premiers moments d'angoisse que j'avais ressentis en arrivant. C'était comme si, au fil des minutes, la vie reprenait son cours. Les cours étaient intéressants, et j'ai ressenti ce plaisir profond de me retrouver à nouveau dans l'univers du génie civil.

Je me suis dit, c'est ce que j'aime. C'est ce pour quoi je suis là. Les concepts me passionnaient, je pouvais déjà imaginer les projets à venir. J'étais en train de faire ce pour quoi j'avais quitté mon pays.

Mais il y avait ce petit doute qui persistait, cette question qui m'envahissait parfois :

Pourquoi suis-je ici ?

Pourquoi tout ça ?

Pourquoi cette route semée d'embûches ?

Pourquoi partir si loin, au bout du monde, pour étudier dans ce pays qui m'était étranger, au milieu de gens que je venais à peine de rencontrer ?

Je ne pouvais pas encore répondre à cette question. Mais il y 'avait des moments, comme celui-ci, où l'éclat d'une seconde de lumière m'éclairait, où tout semblait juste et naturel. Et dans ces instants, je savais que je n'étais pas là par hasard. Après le cours, je suis allé manger avec Salomon. J'avais encore besoin de m'installer, de préparer un peu ma nouvelle vie. Il y' avait autre chose à faire, l'aménagement de ma chambre. J'avais passé quatre nuits dans la chambre de ma colocataire. C'était loin d'être confortable. Je me réveillais fréquemment en sursaut, terrifiée, par des cauchemars que je ne comprenais même pas. C'était comme si, dans mon sommeil, des choses invisibles voulaient m'envahir. Il fallait que je trouve un nouvel espace, un endroit où je pourrais enfin poser mes valises et respirer un peu.

J'ai acheté un lit, un bureau, une armoire, un ventilateur (l'hiver arrivait déjà). Et bien sûr, quelques vêtements, des chaussures pour l'hiver, des parfums qui me rappelaient les odeurs de chez moi. Il y' avait quelque chose de réconfortant dans le fait de remplir cet espace de petites choses qui étaient à moi, qui marquaient un peu plus ma présence ici. Cela m'a permis de me sentir un peu

plus chez moi dans cette ville que je n'arrivais pas encore à appeler ma maison.

Je me suis souvent perdue dans mes pensées, tout en faisant ces achats. C'était comme un retour dans le passé. Je me suis souvenue de ce voyage, de la peur que j'avais eue avant de partir, de la confiance que j'avais placée dans cette aventure. Puis un flashback est survenu. Je me suis rappelée de cette nuit, avant de quitter mon pays, où tout était flou et incertain. Je m'étais demandé si je faisais bien. Si je n'étais pas en train de tout risquer pour un rêve trop grand. Je ne pouvais m'empêcher de repenser à mes cauchemars. Chaque nuit dans cette chambre, c'était la même histoire. Des voix, des ombres, des bruits de pas, je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Pourquoi ce flou, ce dérangement dans mon esprit ? Je me suis demandée si ce n'était pas un signe, quelque chose que je devais comprendre. Mais pour l'instant, je devais avancer. Et j'ai fait en sorte que ma chambre soit mon cocon, mon refuge. Même après avoir aménagé ma chambre, même après avoir rempli les étagères, rangé mes affaires, les cauchemars persistaient. Pendant trois nuits, tout semblait s'effondrer, et chaque rêve était une nouvelle épreuve.

Il y' avait des bruits dans la maison, des portes qui claquaient, des voix murmurant des mots que je ne comprenais pas tout ça pouvait provenir de ma tête ou une résultante de mes cauchemars. Dans mes rêves, des ombres m'entouraient, m'étouffaient. Je me réveillais souvent en sursaut, le cœur battant, l'esprit dans un flou total. J'avais l'impression qu'une partie de moi n'avait pas encore accepté ce changement, qu'une partie de moi n'était toujours pas prête à affronter cette nouvelle vie. C'était comme si tout ça était trop grand, trop rapide. Je ne savais pas comment m'adapter, comment poser des racines.

Le matin, je me levais fatiguée, le corps alourdi par la nuit passée. Mais je devais avancer. Chaque jour, je devais faire en sorte que mon visage reste souriant, que mes pas ne trahissent pas le doute que je portais. J'avais pourtant bien aménagé ma chambre, j'avais acheté des choses pour me sentir chez moi. Mais il y' avait cette sensation d'angoisse qui s'accrochait encore à moi, un peu comme une ombre qui ne me lâchait pas. Après cette nuit-là, où les ombres semblaient m'envahir, j'ai décidé de ne plus laisser cette peur prendre toute la place. J'ai parlé avec Lui de mes cauchemars, de la sensation étrange que

j'avais dans cette maison. Il m'a écoutée en silence, puis m'a conseillé d'agir, de prier. Au début, je n'étais pas certaine que cela fonctionnerait. Je me disais que c'était peut-être la chambre de ma colocataire, ou le simple fait que j'étais dans un environnement nouveau. Mais après avoir passé plusieurs nuits agitées dans ma propre chambre, j'ai commencé à comprendre que ce n'était pas seulement un problème de pièce mais de maison elle-même. C'était comme si cette maison portait une énergie étrange, une présence que je ne pouvais expliquer.

Alors, j'ai pris son conseil au sérieux et j'ai commencé à prier. Au début, mes prières étaient courtes, hésitantes. Je n'étais pas sûre de moi, mais quelque chose en moi me poussait à ne pas lâcher. Je me suis retrouvée à prier chaque nuit avant de m'endormir, à parler à Dieu, à lui confier mes angoisses et mes peurs. Je ne savais pas si cela allait changer quelque chose, mais je sentais qu'il fallait que je fasse quelque chose. Les premiers jours, rien n'a changé. Les cauchemars continuaient, les ombres rôdaient encore dans mes nuits. Mais, petit à petit, une paix intérieure a commencé à s'installer. Ce n'était pas magique, ce n'était pas instantané, mais à force de répéter mes

prières, de confesser ma foi et de chercher la protection divine, j'ai commencé à m'apaiser.

Mes nuits étaient encore troublées, mais je ressentais un renouveau spirituel, un relais de confiance que je n'avais jamais eu auparavant. Je me sentais moins seule, comme si la prière me permettait de relier ce monde visible à un monde invisible, celui où je trouvais la force de surmonter mes peurs. Peu à peu, j'ai compris que ce voyage n'était pas qu'une aventure académique. Il avait aussi un but spirituel. Il m'a conduite ici, à ce moment précis, pour me redécouvrir, pour apprendre à avoir confiance en moi-même, mais aussi à croire profondément que je n'étais pas abandonnée. Alors, chaque nuit, je m'endormais un peu plus sereine, mes prières devenant un moment sacré. Même si les cauchemars persistaient, j'avais désormais l'impression que quelque chose en moi changeait. Ce n'était pas la maison qui allait me faire peur, c'était à moi de reprendre le contrôle, d'avancer avec foi.

À force de prier, un rituel s'est installé dans mes soirées. Je rentrais des cours, souvent fatiguée ou parfois même découragée par le choc culturel, les différences d'accents, ou simplement la rudesse de certaines journées.

Mais je savais qu'en fin de soirée, j'aurais ce moment à moi, ce petit espace de silence où je pouvais tout déposer.

Je prenais ma Bible, je lisais un verset, parfois au hasard, parfois guidée par un souvenir d'enfance ou par les mots de ma mère adoptive, qui m'avait tant appris à faire confiance en Dieu.

Ensuite, je priais. Parfois à voix haute, parfois en silence.

Je parlais de ma peur, de mes cauchemars, de mon mal du pays, de mon désir de réussir, de ma solitude. Je priais aussi pour ma maison, pour qu'elle retrouve la paix. Je posais ma main sur les murs, comme si je voulais y déposer un peu de lumière. Je mettais ma louange, parfois doucement dans mes écouteurs, parfois assez fort pour remplir la pièce.

Et je dansais. Pas toujours avec énergie, mais avec foi. C'était comme si je chassais l'obscurité en déposant un peu de joie, de vibration divine dans chaque recoin.

Et tu sais quoi ?

Petit à petit, les cauchemars ont commencé à s'atténuer.

Ils n'ont pas disparu du jour au lendemain, mais je ne me réveillais plus en hurlant. Mon cœur était plus tranquille. Je dormais sans nounours certains soirs, et je n'avais plus besoin de serrer ma Bible contre moi pour

trouver le sommeil. Je crois que j'étais en train de reprendre ma place, de reprendre mon espace dans cette maison, dans cette vie nouvelle. Cette maison ne m'effrayait plus.

Elle ne m'appartenait pas vraiment, mais j'en avais fait un refuge, une zone de combat, une forteresse spirituelle. Et même si l'inconnu planait toujours dans mes journées à venir, je savais que quelque chose en moi avait changé. J'avais compris une chose, le combat n'était pas qu'extérieur. Il n'était pas que dans les papiers, les cours, les différences de culture ou les défis du quotidien.

Le vrai combat, il était en moi, entre ma peur et ma foi. Et désormais, je n'étais plus seule pour le mener.

CHAPITRE IV : LE CHOC CULTUREL

J'ai vécu un véritable choc culturel. L'adaptation n'était pas facile, loin de là. Chaque jour, je me réveillais avec le sentiment d'être étrangère, perdue dans un monde qui ne m'attendait pas. La nouvelle langue, un cauchemar quotidien. Ce n'était pas juste une barrière linguistique, c'était une muraille invisible entre moi et le reste du monde.

Dans les cours, les professeurs parlaient en langue étrangère alors que l'enseignement devait être en français, du moins c'est ce qu'on nous avait promis. Et pire encore, personne ne semblait se soucier des étudiants étrangers comme moi. On était là, présents, mais invisibles. On comprenait à peine ce qui se disait, et quand bien même on osait lever la main, il y avait toujours ce regard, cette indifférence comme si notre présence était tolérée, mais pas vraiment bienvenue.

Je me sentais étouffée, incomprise, isolée. J'étais venue ici pour apprendre, pour bâtir mon avenir, pour devenir ingénieure, mais dès les premiers cours, j'ai senti qu'il allait falloir se battre pour chaque mot, chaque

explication, chaque droit. Et ce combat-là, personne ne nous avait préparés à le mener.

Ce qui m'agaçait le plus, c'était le fait que même quand on dénonçait cette situation à l'administration, rien ne changeait. On expliquait qu'il y avait des professeurs qui donnaient leurs cours en langue, alors que c'était censé être en français, mais c'était comme parler dans le vide. Pire encore, on n'était pas écoutés et souvent réprimé.

On devenait les étudiants gênants, ceux qui osaient réclamer ce pour quoi ils avaient payé, ce qu'on leur avait promis. On nous regardait de travers. Les professeurs nous grondaient, nous disaient que ce n'était pas leur problème, que c'était comme ça ici, et qu'il fallait juste faire avec. C'était injuste, Vraiment injuste. Et à chaque fois, la colère montait en moi. Cette frustration permanente me brûlait le ventre. Je n'étais pas venue ici pour être ignorée, méprisée, pour qu'on me prive du droit d'apprendre. Petit à petit, j'ai commencé à décrocher.

Et puis, il y a eu ce jour, pendant un cours. Le professeur, s'est mis à parler dans un langage purement étranger. Je ne comprenais rien. Je me suis dit : je dois arrêter, je ne vais pas y arriver, ça va dégénérer.

Mais lui, il continuait, comme si de rien n'était. Je l'ai regardé encore et encore, espérant un signe, un mot plus clair, un retour au réel. Rien. Il ne m'écoutait pas. J'ai voulu sortir de la salle pour aller me plaindre. Et c'est là qu'il m'a dit, sans aucune émotion :

« Même si tu te plains, ça ne changera rien. »

Cette phrase m'a mise hors de moi. J'étais furieuse. À bout. Je me suis levée brusquement, prête à tout laisser éclater. Mon ami Saoul m'a retenue. Il m'a calmée, doucement, avec quelques mots simples. Il a été ce mur entre moi et la colère, ce pont fragile qui m'a empêchée de craquer complètement.

Aller en cours à 8h ? J'en avais marre. Je traînais, j'arrivais à 9h, parfois même je n'y allais pas.

Il y' avait des jours où j'étais en classe, mais je n'étais pas là. Mon corps était assis, mais mon esprit était ailleurs. Je restais sur mon téléphone pendant des heures, déconnectée, vidée de toute motivation. Je n'avais plus envie. Plus envie de faire semblant. Plus envie de me battre contre une langue que je ne comprenais pas, contre des profs qui ne me voyaient même pas, contre un système qui me laissait sur le bas-côté. Après toute cette histoire, quelque chose en moi a commencé à changer. Je ne me

sentais plus faible. Je ne me sentais plus triste. Je me sentais en colère, oui, mais surtout lucide. Et bizarrement, ça m'a fait du bien.

Les professeurs ont commencé à remarquer mes retards.

Certains me demandaient :

«Mademoiselle, vous ne pouvez pas arriver à l'heure ? »

Ils n'étaient pas les seules à avoir remarquer mes retards, mes camarades aussi tous soucieux, me sentant éloigner d'eux, car je ne communiquais plus beaucoup avec eux ou avec quiconque, ils se sont mis à me questionner tout en m'encourageant, je me souviens que David s'était rapproché de moi pour savoir la raison de mes retards et je l'avais méprisé vu qu'on n'était pas encore des amis. J'avais même hérité d'un petit nom « madame retard » par l'un des responsables de l'école.

Je les regardais à peine. Je répondais par un demi-sourire. En vérité, je le faisais exprès. Je venais en retard, juste pour les embêter. C'était ma façon à moi de jouer la rebelle. Et pourtant, je n'ai jamais été cette fille-là.

Je n'ai jamais été celle qui se rebellait. Jamais été celle qui parlait mal aux profs, qui ne suivait pas les règles, qui provoquait. Mais là, j'étais devenue celle qui ne

voulait plus écouter, celle qui faisait ce qu'elle voulait, celle qui dérangeait, volontairement. Celle qui disait non, même sans parler. Celle qui ne jouait plus le jeu, parce qu'elle ne voyait plus pourquoi elle devrait jouer. Pourquoi je jouerais ? Pourquoi je devrais faire semblant d'être bien, alors que je ne l'étais pas ?

Pourquoi je devrais faire semblant d'apprendre, alors qu'on ne m'enseignait rien ?

Pourquoi je devrais faire semblant d'être docile, quand on ne me respectait même pas ?

C'était ma manière à moi de reprendre le contrôle. De dire : « Je suis là. Vous ne pouvez pas m'ignorer. Je ne suis pas invisible. »

J'étais encore au début du premier semestre de ma première année. Et pourtant, J'en avais déjà marre. J'avais détesté ce pays. J'avais détesté cette école. J'avais détesté cette vie que je n'avais pas choisie comme ça.

Chaque jour était une épreuve. Chaque cours, un poids. Chaque réveil, un combat contre moi-même. Je voulais rentrer. Oh oui, j'y ai pensé. J'y ai pensé sérieusement. Mais voilà, j'avais déjà commencé. J'avais déjà mis un pied dans cette histoire, dans cette route, dans ce rêve brisé. Et je ne pouvais plus faire marche arrière.

Normalement, ce n'était plus possible. Il fallait continuer, même si je ne savais plus pourquoi. Étant donné que je trouvais les cours ennuyeux, et surtout très répétitifs, j'ai rapidement compris que le niveau n'était pas aussi exigeant que ce à quoi j'étais habituée. Le système ici me paraissait trop simple, presque fade, par rapport à celui de mon pays. Dans mon pays d'origine, les études étaient plus rigoureuses. Alors oui, je m'ennuyais. Et je me sentais sous-stimulée, moins challengé, déçue même.

J'ai voulu trouver une solution.

Je me suis dit :

Pourquoi ne pas faire les cours du soir ?

Au moins, j'aurais la journée pour travailler, lire, ou faire autre chose.

Mais hélas, Ce n'était pas possible. Parce que mon emploi du temps me forçait à commencer souvent à midi. Et donc, je me retrouvais à passer mes journées à attendre ces cours que je n'aimais même pas. Je m'étais dit que faire les cours du soir pourrait être une bonne alternative.

Mais non.

Je ne pouvais même pas basculer en soirée. Le système était figé, fermé. C'était comme si tout était fait pour m'enfermer dans un rythme qui n'était pas le mien.

Et comme si ça ne suffisait pas, le travail était interdit pour les étudiants étrangers.

Je ne pouvais même pas chercher un petit boulot pour m'occuper, m'intégrer un peu ou gagner un peu d'argent. Même ça, je n'y avais pas droit. Alors je me retrouvais là, à tourner en rond entre des cours que je n'aimais pas, des journées vides, et un avenir qui commençait déjà à me faire peur.

Je me sentais bloquée de partout, à l'école, dans la ville, dans ma tête, Prisonnière d'un rêve mal ficelé.

Il y avait aussi des professeurs, hommes comme femmes, qui faisaient exception. Ils étaient rares, mais ils existaient. Avec nous, les étrangers, ils étaient justes. Pas de favoritisme, pas de mépris, pas de sous-entendus blessants. Ils dispensaient leurs cours en français uniquement, sans jamais nous faire sentir de trop. Ils enseignaient avec rigueur, mais aussi avec respect. Grâce à eux, j'avais souvent envie d'assister aux cours. C'était comme une bouffée d'air dans un environnement parfois étouffant. Ils me donnaient l'impression d'avoir ma place, même si ce n'était qu'entre les murs de leur salle de classe.

CHAPITRE V : DE NOUVELLES TÊTES, UN PEU D'AIR

C'est étrange comme la solitude peut changer quand on croise les bonnes personnes. Ou peut-être juste les personnes dont on avait besoin à ce moment précis. Je n'avais pas prévu de me faire des amis ici. Pas vraiment. Je voulais juste tenir bon, survivre, avoir mon diplôme et rentrer. Mais voilà ils sont arrivés. Un par un. Certains bruyants, d'autres discrets. Certains drôles, d'autres compliqués. Mais tous, à leur manière, m'ont permis de respirer un peu.

La présence de Salomon a été bénéfique pour nous deux. Nous marchions toujours ensemble, pour aller à l'école, pour rentrer à la maison, pour faire les courses ou simplement nous balader et découvrir les rues de cette ville étrangère qui devenait peu à peu notre quotidien. Très vite, nous sommes devenus inséparables. Venir ensemble nous avait rapprochés d'une façon que je n'aurais jamais imaginée. Loin de notre pays, de nos repères, de nos familles, nous avons trouvé l'un en l'autre un refuge. Un lien sincère s'est tissé entre nous, fait de complicité, de soutien mutuel et de compréhension silencieuse. Ce lien

est devenu notre force dans un monde où tout nous était étranger.

J'ai fait de nouvelles rencontres pleines de bons et beaux moments. Malgré les difficultés, la solitude et parfois l'hostilité de l'environnement, certaines amitiés sont nées, sincères et lumineuses. Ces personnes, venues d'horizons différents, ont su, chacune à leur manière, apporter un peu de chaleur à mes journées. Ensemble, nous avons ri, partagé nos espoirs, nos repas, nos galères, et parfois même nos larmes. Ces instants m'ont appris que, même dans l'exil, on peut tisser des liens forts. Que la bienveillance sait naître là où on ne l'attend pas. Et que parfois, une simple présence peut suffire à alléger le poids du quotidien.

C'est lors d'une sortie scolaire, une tournée organisée par l'école, que Josué et moi, on s'est rapprochés. On s'est compris sans trop parler. Le feeling est passé tout de suite. Et très vite, on est devenus de très bons amis. Après cette sortie, il a commencé à me faire visiter la ville. Il était là depuis deux ans, alors il connaissait les coins, les raccourcis, les habitudes. Il m'a montré les rues, les marchés, les endroits où on pouvait marcher sans penser, respirer un peu. On passait des

soirées à jouer aux cartes, à parler. on faisait des ballades ensemble des fois et les courses.

Un peu plus tard, j'ai rencontré Abraham. C'était un peu plus qu'un simple ami. C'était le grand frère que je n'avais jamais eu. Avec lui, je me sentais en sécurité, comme enveloppée dans un cocon de confort et de confiance. C'était bizarre. Parce que j'ai un grand frère, mais il vivait loin, trop loin. Alors il est devenu celui qui apportait cette assurance que je cherchais tant. Il savait comment écouter, comment rassurer. Avec lui, je me sentais moins seule, moins perdue.

Puis, j'ai rencontré Isaac. C'était un aîné académique, il était les deux ans avant moi, il m'a fait découvrir beaucoup d'endroit tel que le zoo où j'aimais aller regarder les animaux et faire du sport, on partait manger dehors ensemble souvent, et on passait des journées ensembles aussi.

Ensuite, il y a eu Esaïe. On passait souvent des journées et des soirées ensemble, à visionner des films, à discuter longuement, à refaire le monde juste pour tuer le silence, la solitude, le vide.

Puis, il y' a eu ce fameux David, malgré le début, le courant est passé. On s'est compris tout de suite. On a

ri, on a parlé, et on a rapidement trouvé notre complicité. C'était une de ces rencontres où on sent que, tout de suite, on est sur la même longueur d'onde. On est devenus inséparables. On passait des journées et des soirées à discuter de tout et de rien, À marcher ensemble dans les rues de la ville, parfois à visionner ensemble. On a partagé de nombreux moments simples, mais tellement authentiques. Le genre de moments où le temps n'a plus vraiment d'importance, on s'amusait vraiment beaucoup ensemble. On faisait des sorties ensembles, les courses aussi souvent.

Et puis, j'ai rencontré Saoul. On passait des journées et des soirées ensemble à travailler sur les projets, mais aussi sur d'autres idées, d'autres rêves. On parlait de business, on riait, on s'amusait. On faisait des balades ensembles, des courses, du sport parfois.

Et enfin j'ai rencontré Malachie, avec lui j'ai passé de bon moment, de rire, de balade, des heures d'appels au téléphone pour tuer le temps.

Ruth et Ester ont été de vraies grandes sœurs. Moi qui ne croyais pas à l'amitié entre filles, je pensais que c'était toujours fragile, intéressé, ou voué à la trahison, elles m'ont fait changer d'avis. Elles m'ont adoptée

comme leur petite sœur, sans rien attendre en retour. Elles me protégeaient, me soutenaient, m'aidaient à tenir debout quand je n'en pouvais plus. Durant ces moments sombres, je pouvais compter sur elles et elles sur moi.

Lorsque je me suis fait de nouveaux amis, Salomon est devenu de plus en plus jaloux. Je voyais dans ses yeux cette frustration silencieuse, cette colère qui grandissait à mesure que je passais du temps avec mes nouvelles connaissances. Il n'aimait pas le fait que je m'éloigne de lui, que je préfère passer du temps avec eux plutôt qu'avec lui. Mais mes nouveaux amis m'offraient une bouffée d'air frais, une nouvelle perspective, une évasion. Ils me permettaient de vivre d'autres expériences, de respirer un peu dans ce monde qui semblait parfois si étouffant. Salomon n'a pas compris ça. Il pensait que j'avais abandonné notre amitié, qu'il était devenu secondaire à mes yeux, pourtant c'était faux il comptait toujours de la même façon à mes yeux.

Durant ma première année, j'ai attiré beaucoup d'attention masculine de tous ses pays que j'avais retrouvé. Il était nombreux à me courtiser. Je me sentais comme un trophée que plusieurs voulaient absolument obtenir.

Certains allaient même jusqu'à se disputer verbalement, prêts à en découdre, juste pour attirer mon attention.

Un jour, alors que je m'ennuyais, j'ai accepté l'invitation de l'un d'eux et je me suis rendu chez lui. J'y ai rencontré ses quatre colocataires. Trois d'entre eux sont immédiatement tombés sous mon charme. À ma grande surprise, tous se sont mis à me courtoiser. Être ainsi convoitée me flattait dans mon corps de femme, je ne vais pas mentir. Cela me faisait du bien d'avoir des gens à qui parler, avec qui passer du temps, au téléphone comme en présentiel. Cela m'évitait de me sentir seule. Peu à peu, j'ai commencé à prendre un peu la grosse tête. Tous les gars semblaient me vouloir. Mais j'ai vite compris que la majorité d'entre eux n'étaient pas sérieux. Ils voulaient juste coucher avec moi. Je l'ai compris, et je me suis amusée tout en gardant mes distances.

Je suis une personne authentique, je ne me laisse pas guider par les apparences ou les ragots. Grâce à ces rencontres, je ne me suis pas sentie isolée. D'ailleurs, j'ai toujours eu une préférence pour les amitiés masculines. Moi et les femmes, on n'a pas toujours été compatibles. Depuis toujours, j'ai plus facilement lié des amitiés avec des hommes.

CHAPITRES VI : LA GUERRE DANS L'ASSIETTE

Quand je suis arrivée dans mon pays d'accueil, j'ai vécu un véritable choc alimentaire. Il n'y avait aucun plat de mon pays, rien de ce que je connaissais, rien qui me rappelait chez moi. Chez nous, nous avons une richesse culinaire incroyable, des dizaines de plats variés, savoureux, épicés, nourrissants. Mais là j'étais dans un pays où la gastronomie tournait en boucle autour du couscous, de la semoule, du riz et surtout des pâtes. Toujours des pattes.

Comme si la nature s'était liguée contre moi, une pénurie a frappé le pays à peine un mois ou deux après mon arrivée : plus de riz, plus de farine, plus de lait. Il ne restait que des pâtes. Même le couscous se faisait rare. Je me suis retrouvée à me demander chaque jour « Mais qu'est-ce que je vais manger ? »

Dans d'autre pays au moins, il y' a des produits importés. Mais dans ce pays, rien ne venait de mon pays. Aucun ingrédient, aucun plat, aucun repère culinaire. Le seul complément qu'on trouvait facilement, c'était les pommes

de terre. Et encore Pour le reste, on se contentait de poisson, de poulet, de dinde, et encore toujours des pattes. Quand du riz arrivait enfin, c'était comme de l'or. Les natifs le gardaient pour eux et se vendaient entre eux. Certains le revendaient discrètement, comme une arme secrète. Même le lait, ils le stockaient. Pour nous, étudiants étrangers, il n'y avait rien. On ne nous vendait pas. On ne nous informait pas. On nous ignorait. On nous laissait affamés.

C'est ainsi que j'ai survécu pendant un an. Une année entière à manger presque la même chose, à mendier parfois des informations, à lutter contre la faim autant que contre le déracinement.

Pendant que je mendiais les informations pour avoir du riz, c'est ainsi que Josué m'avait offert Trois paquets de riz, il n'était pas le seul David m'avait offert un paquet de riz, et Salomon aussi m'avait offert deux paquets de riz cela m'a beaucoup aidé car j'étais à la recherche du riz pendant des mois. J'avais toujours été une personne difficile avec l'alimentation, mais là c'était au-delà de mes habitudes. Les épices, les mélanges, les plats très acides ou très pimentés, les textures auxquelles je n'étais pas habituée, tout me paraissait étranger. Même les odeurs me donnaient

parfois la nausée. Il m'arrivait de passer des jours sans manger correctement, me contentant d'un pain, d'un yaourt, etc.

Je m'étais réfugiée dans la nourriture de rue. Tout ce que je mangeais, c'était des shawarmas, des tacos, des sandwiches. Je mangeais dehors, tout le temps. Rarement à la maison. Quand je cuisinais chez moi, c'était du poisson, du poulet, des plats simples, toujours les mêmes. Mais la plupart du temps, je mangeais dans les petits restaurants du quartier.

Et pourtant je maigrissais à vue d'œil. Je perdais du poids, de la force, de la masse. J'avais l'impression de fondre, comme si mon corps me trahissait peu à peu. Je ne mangeais pas bien. Il n'y avait personne pour prendre soin de moi, pour m'encourager à me nourrir correctement.

Je pouvais me permettre de manger, oui, mais sans nourriture adaptée, sans goût familial, je n'arrivais pas à m'adapter. Ce n'était pas juste un problème d'assiette. C'était un vide affectif, culturel, émotionnel. Je voulais manger ce que j'avais connu, ce que j'aimais mais je ne le trouvais nulle part. Et chercher sans jamais trouver, c'était ça, le plus douloureux.

CHAPITRES VII : ÉQUILIBRE

Les semaines passaient, et, je commençais à m'adapter. Pas parfaitement, mais de manière inattendue. J'avais commencé à comprendre que, même si ce pays ne m'offrait pas le confort que j'avais espéré, j'étais en train de devenir une version plus forte de moi-même. Ce n'était pas facile. Bien sûr, je me sentais toujours étrangère, comme une spectatrice dans ma propre vie, mais chaque jour passé ici semblait m'apporter une nouvelle découverte, parfois petites, parfois immenses.

Pendant cette première année, j'ai découvert une nouvelle passion. Ma routine quotidienne était devenue presque rituelle : je me levais le matin, je partais à l'école, après l'école, je rentrais chez moi, et je restais au téléphone pendant des heures. Mes nouveaux amis devenaient des repères importants dans ma vie, chacun ayant une place particulière. Parfois, je passais des journées entières à marcher avec l'un d'eux.

On discutait de tout et de rien, tout en découvrant la ville, ses ruelles, ses secrets.

J'avais trouvé une nouvelle famille, loin de la mienne, mais tout de même pleine de chaleur. Les soirées passées

ensemble étaient remplies de rires et de conversations sans fin. Des soirées où les soucis du quotidien semblaient se dissiper, comme si tout était possible.

Ce n'était pas sans difficultés, bien sûr. Mais je me sentais vivante. Cette première année m'avait forgée. Elle m'avait montré que, même loin de chez moi, je pouvais évoluer, rencontrer de nouvelles personnes, et surtout, grandir de manière inattendue. Je n'étais plus la même que lorsque je suis arrivée. Je n'avais peut-être pas encore trouvé toutes les réponses à mes questions, mais j'avais découvert ma propre force.

Job et moi sommes devenus bien plus que de simples anciens camarades. C'était mon Camarade dans mon pays, mais c'est après mon départ pour mon nouveau pays que notre lien s'est réellement renforcé. La distance, au lieu de nous éloigner, nous a rapprochés. Très vite, nos échanges se sont intensifiés nous passions des heures au téléphone, à parler de tout, à refaire le monde, mais surtout à construire des projets ensemble. Il était à la fois un ami et un partenaire d'affaires motivé. Son soutien constant, ses idées, sa présence même virtuelle ont été d'une grande aide durant cette période où je cherchais à garder la tête haute et à me réinventer.

Osée, fait aussi parti de ses personnes avec lesquelles la distance a eu effet inverse, nous passions des longues heures à parler au téléphone en appel audio comme vidéos.

Mes autres amis Jude, Michée, Tite que j'avais laissé dans mon pays d'origine et moi avions garder le contact et passions souvent des journées et soirées à faire des appels, parler de tous et de rien, parfois à élaborer des projets ensembles.

Quand j'étais dans ce pays d'accueil, pendant ma première année, il y' a une chose qui m'a vraiment surprise et même fascinée. C'était la disponibilité de certains produits qu'on ne trouvait pas facilement dans mon pays d'origine. Là-bas, je pouvais consommer librement des céréales, du lait liquide, des biscuits, des yaourts, des chocolats, des fromages, de la farine, de l'olive, des jus et biens d'autres à des prix accessibles tellement moins chère par rapport à mon pays. Des produits simples pour certains, mais qui, chez moi, étaient rares, ou trop chers, ou considérés comme des produits de luxe. Je découvrais, avec un mélange de curiosité et d'émotion, des choses que je n'avais jamais eues dans mon quotidien.

J'avais aussi la possibilité de consommer des raisins, des fraises, des kiwis, pommes, pastèques et même des fruits étonnants, que je ne connaissais qu'à travers les images. Je pouvais boire des jus de fruits naturels tous les jours, manger des fruits à volonté quand je voulais, comme je voulais. C'était simple. C'était normal là-bas.

Mais pour moi, c'était extraordinaire. Dans mon pays d'origine, ces fruits-là sont rares, chers, presque réservés à une élite. Chez nous, les fraises, les raisins, les kiwis... ce ne sont pas des fruits du quotidien. Ce sont des petits luxes qu'on s'offre une fois dans l'année, ou qu'on regarde derrière une vitrine sans pouvoir les toucher. Et là, je les avais devant moi. Tous les jours. Sans devoir faire de sacrifice.

CHAPITRES VIII : LA CHUTE APRÈS L'ÉQUILIBRE

La trahison de ceux que j'appelais amis, Dans un monde où je ne connaissais presque personne, je m'étais accrochée à ceux que la vie avait placés sur mon chemin. J'avais donné ma confiance à des visages familiers, à des voix qui semblaient sincères, à des sourires qui, au fond, cachaient autre chose. Mais la vérité m'a éclaté au visage comme une gifle qui vous ramené d'un rêve car ce monde était un rêve qui n'existait pas.

Durant ma première année, j'ai dû faire face à une réalité glaciale. Un jour, j'ai réalisé que chacun était là pour un but précis, mais que les liens d'amitié et de relations étaient souvent superficiels, bâtis sur des apparences et des intérêts. Jamais je n'avais vécu une telle situation auparavant. Mais ce que j'avais enduré jusque-là n'était rien comparé à ce qui m'attendait.

J'aimerais rapidement expliquer la réalité que vivent tous les voyageurs étrangers. Nous passons tous par ces étapes de peur, de déception, de perte et de désillusion. Chacun est là pour ses propres objectifs, ses propres intérêts. Il existe de l'amour véritable, mais aussi de l'amour falsifié.

Après cette histoire, après toutes ces blessures, cette accumulation de trahisons et de silences lourds. Je me suis sentie vide. Seule. Tellement seule. Mais dans cette solitude, je suis retournée dans les bras de celui qui m'a toujours comprise, celui qui ne m'a jamais abandonnée. Lui. Celui que j'avais laissé derrière, mais qui était resté là, toujours là. Avec lui, j'ai retrouvé du réconfort. La paix. La tranquillité. Il n'était pas seulement une oreille, il était mon refuge. Dans mes pleurs, il était ma voix douce. Dans mes rires, il était mon écho sincère. Il portait mes douleurs sans les fuir. Il tenait mes émotions comme on tient un trésor fragile. Et moi, dans ses mots, dans sa présence, j'ai retrouvé un bout de moi, Celui qui voulait encore croire en l'amour, en la bonté, en l'amitié. Il m'a redonné la joie, là où je pensais ne plus jamais sourire.

Grace a cette expérience amère mais enrichissante, j'ai pris une décision difficile mais libératrice. J'ai décidé de pardonner car cela me faisait du bien de pardonner. Pas pour eux. Pas parce qu'ils méritaient ce pardon. Mais pour moi. Pour ma paix intérieure. Parce que traîner cette douleur, cette rancœur, ce poison. C'était me punir pour les fautes des autres. J'ai tourné la page, Pas sans larmes, Pas sans cicatrices. Mais avec la volonté de recommencer.

Et comme Dieu pardonne, Comme Il offre des secondes chances, J'ai compris qu'à mon tour, je pouvais faire pareil. Pas pour revivre les mêmes histoires. Mais pour écrire une nouvelle page, plus sage, plus forte, plus libre. J'ai commencé une nouvelle vie. Avec moins de confiance aveugle, Mais plus de foi en moi, et en l'avenir. J'ai validé cette année, contre toute attente étant mayor de ma classe. Je ne m'y attendais pas. Je ne participais presque plus en cours, j'y allais à peine. Parfois absente physiquement, souvent absente mentalement. Et pourtant, malgré tout, j'ai validé. Quelques jours de présence. Quelques heures d'écoute. Et une année dans la poche. J'ai compris ce jour-là que la grâce dépasse parfois la logique.

Cette Partie de ma vie s'est terminé ainsi. Pas en triomphe éclatant, mais en victoire intérieure, douce et inattendue.

DEUXIÈME ANNÉE :
LE CAUCHEMAR

CHAPITRE I : LE DÉBUT DU CAUCHEMAR

Je croyais que le plus dur était derrière moi. L'année d'adaptation, je l'avais traversée avec tout le courage du monde. Le choc culturel, les regards étranges, la langue étrangère parlée partout comme une barrière invisible, les habitudes alimentaires, le rythme des cours, les papiers administratifs incompréhensibles, tout ça, je m'étais dit que c'était temporaire. Normal. Qu'il fallait juste s'accrocher un peu, et que tout irait mieux.

Je me disais qu'après ça, la deuxième année serait plus simple. Plus fluide. Mais j'avais tort. C'est là que le cauchemar a commencé.

Ce n'était pas brutal, pas immédiatement effrayant. C'était progressif. Lent. Comme un poison doux. D'abord, il y a eu cette sensation étrange de ne plus être à sa place, même dans les couloirs qu'on avait pourtant appris à connaître. Des gens qui te parlent comme si tu étais invisible. Ou pire, comme si tu devais être reconnaissante d'exister ici.

Puis sont venues les histoires bizarres. Ces choses qu'on entend à voix basse, dans les dortoirs ou à la pause entre deux cours. Des filles comme moi, venues de loin,

qui racontaient des situations qui n'avaient rien à voir avec les études. Des remarques louches de certains enseignants. Des "rendez-vous privés" soi-disant pour parler d'un projet. Des notes qui dépendaient de tout sauf du mérite. Je ne voulais pas y croire. Pas tout de suite. Je voulais encore défendre ce rêve que j'avais tant idéalisé. Mais la réalité s'imposait, crue et glaciale. Et moi ? Moi je faisais semblant. Semblant d'aller bien. Semblant d'être forte. Semblant de ne pas voir que petit à petit, je sombrais.

Tout a vraiment commencé le jour où j'ai décidé de passer en cours du soir. Je croyais que c'était une bonne idée. Étudier le soir, travailler la journée, subvenir à mes besoins, alléger les appels à la maison. Être autonome. Responsable. Adulte.

Et par un drôle de coup du destin, ou peut-être par la grâce de Dieu, une connaissance m'a trouvé un boulot. Femme de ménage dans un café. De 7 heures à 15 heures, tous les jours. Sans repos.

Je me souviens de ce moment. J'avais dit "Waouh, c'est génial !"

J'étais sincère.

Je n'avais aucune idée que j'entrais en fait dans une cage dorée. Une forme moderne d'esclavage, polie, maquillée, légalisée par le silence de tout le monde.

Le premier jour, j'ai couru. Littéralement. Je voulais faire bonne impression, montrer que j'étais reconnaissante. Que j'étais prête à travailler dur. Je nettoiais les sols, je frottais les vitres, je lavais les toilettes, je portais des caisses trop lourdes pour mon dos. Et je le faisais avec un sourire. Parce que dans ma tête, c'était le jackpot.

Mais rapidement, j'ai compris. Ce n'était pas un travail, c'était une servitude. Pas de pause. Pas de respect. Aucune reconnaissance. Juste des ordres secs, des regards froids, des sous-entendus humiliants.

On ne m'appelait même pas par mon prénom. On disait "la fille", ou "la noire". Et je baissais les yeux. Parce que j'avais besoin de ce salaire. Parce que je ne voulais pas retourner à zéro. Parce que j'étais fatiguée de dépendre.

L'université devenait secondaire. Le soir, j'arrivais en cours les mains tremblantes, les muscles douloureux, l'esprit ailleurs. Je luttais contre le sommeil, contre la colère, contre cette honte qui me rongait.

Je me disais que c'était temporaire. Mais au fond, quelque chose s'était brisé. Au départ, j'étais femme de ménage. C'est pour ça qu'on m'avait recrutée. Mais très vite, les rôles ont commencé à se mélanger. Sans qu'on me le demande clairement, je suis devenue plongeuse. Puis cuisinière. Puis pâtissière. J'étais partout. Derrière, devant, au feu, au four, à la vaisselle. Une main dans l'eau bouillante, l'autre dans la farine, et la tête pleine de fatigue. Tout ça, pour le même salaire.

Je faisais des heures supplémentaires presque tous les jours. Avant de rentrer à 15 h parfois à 17 h, il fallait encore nettoyer, ranger, préparer pour le lendemain. Et quand j'ai osé demander une augmentation, on m'a regardée comme si j'avais blasphémé.

"Tu devrais être contente d'avoir ce travail", m'a-t-on dit.

Contente ?

De quoi ?

D'être exploitée ?

D'être traitée comme une machine ?

Et le pire, ce n'était même pas ça.

Les salaires arrivaient en compte-goutte. Parfois une moitié, puis l'autre, ou même un petit bout aujourd'hui et

le reste "plus tard". Il fallait mendier pour être payée. Et tout le monde trouvait ça normal.

Et puis, il y avait cette règle non-écrite : ne jamais s'asseoir pendant le service. Pas même pour souffler cinq minutes. Pas même quand les jambes tremblaient. Pas même quand la tête tournait. Il fallait rester debout. Toujours en mouvement. Toujours utile.

Aucune pause. Aucun déjeuner. On servait les clients, on préparait des plats, on nettoyait des tables, mais nous, on n'avait pas le droit de toucher à quoi que ce soit. Même un verre d'eau semblait être un luxe.

Je rentrais chez moi vidée. Mains brûlées, dos cassé, ventre vide, mais le plus douloureux, c'était l'humiliation. Le silence que je m'imposais pour ne pas perdre ce boulot. Ce semblant de stabilité. Cette illusion de dignité.

Ce n'était pas un travail.

C'était une prison.

Et j'étais ma propre geôlière.

Mais le pire, c'est que l'enfer ne s'arrêtait pas au café.

Chaque soir, je me traînais jusqu'à l'université avec l'espoir naïf que là, au moins, les choses seraient différentes.

Qu'au moins, dans les murs de la fac, il y aurait un peu d'équité. Un peu de respect. Un peu de justice.

Mais non.

Là aussi, un autre supplice m'attendait.

Les cours, censés être en français, étaient souvent parasités par de longues discussions en langue étrangère. Pas de simples apartés. Non. De véritables conversations de plusieurs minutes entre profs et étudiants du pays d'accueil. Des éclats de rires, des blagues internes, des remarques glissées subtilement, et moi, et nous, les autres étudiants étrangers, laissés là comme des meubles. Spectateurs d'un cours auquel on ne nous permettait pas vraiment de participer.

Quand on osait lever la main pour demander des éclaircissements, on recevait des réponses sèches, parfois condescendantes, souvent inutiles. Comme si notre présence dérangeait. Comme si on n'était là que pour remplir des quotas.

Mais le plus douloureux, c'était la discrimination dans les évaluations.

Nous, les étudiants étrangers, on travaillait dur. Très dur.

On s'organisait en petits groupes, on révisait, on partageait nos connaissances, on se battait pour

comprendre, pour traduire, pour assimiler. En TP, c'était souvent nous qui trouvions les solutions. En projet, c'était nous qui propositions les idées. C'était nous qui portions les efforts.

Mais quand les résultats sortaient, C'était les étudiants du pays d'accueil qui avaient les meilleures notes. Toujours. Même ceux qu'on n'avait jamais vus en TP. Même ceux qui copiaient sur nous.

C'était flagrant. Injuste. Violent.

On savait qu'il y avait fraude, favoritisme, racisme, mais personne ne voulait en parler. Ou plutôt, tout le monde savait, mais faisait semblant. Parce que dans ce système, la vérité n'avait pas de valeur. Et nous, on était les invisibles. Ceux dont le mérite n'était jamais reconnu.

Alors je me taisais. Encore. J'accumulais. Le travail éreintant la journée, la discrimination silencieuse le soir. Le tout enveloppé dans une solitude amère. J'étais venue ici pour un avenir. Mais à ce moment-là, tout ce que je construisais, c'était une prison. Et comme si le travail et la discrimination ne suffisaient pas, mes nuits, elles aussi, sont devenues un champ de bataille.

Des cauchemars étranges sont venus me hanter. Des rêves confus, lourds, oppressants. Je me réveillais en sueur, avec

la sensation d'être observée, comme si quelque chose ou quelqu'un rôdait autour de moi. Mais un jour, j'ai fini par appeler ma mère biologique. Je lui ai tout raconté. Le travail, l'université, l'épuisement, et ces rêves qui n'en finissaient pas.

Ma mère, a tout de suite compris que ce n'était pas juste de la fatigue ou du stress. Elle a consulté, prié, cherché des réponses. Et ce qu'on lui a révélé m'a glacée, mon bailleur était lié à une sirène, une entité spirituelle puissante, malveillante et elle voulait me posséder. D'un coup, tout s'est éclairé. Cette sensation de malaise en entrant dans la maison. Cette lourdeur dans l'air. Ce froid étrange, même en pleine chaleur. Je n'étais pas folle.

Alors j'ai intensifié mes prières. Jour et nuit. J'ai jeûné, j'ai prié avec foi, j'ai appelé Dieu dans toutes les langues que je connaissais. Je voulais vivre. Je voulais me libérer.

Et ça a marché. Quelque chose a changé. Je le sentais.

Mais alors que la paix commençait à revenir, le bailleur m'a convoquée. Froidement. Sans explication réelle, il m'a dit :

"Je ne veux plus d'étranger dans ma maison. Libère les lieux."

Juste comme ça. En pleine rentrée scolaire. Sans préavis.
Sans raison. Comme si j'étais un objet qu'on jetait. Je me
suis retrouvée dehors. Perdue. À la recherche d'un toit.
Fatiguée, affamée, dégoûtée.

Et là, je me suis dit :

"Est-ce ça, le rêve que je poursuivais ? Est-ce pays qu'on
m'avait vendu ?"

CHAPITRE II : ERRANCE

Quand le bailleur m'a dit de partir, je ne suis pas partie immédiatement. Mais quelque chose s'était brisé. Ce n'était plus un chez-moi. Et à partir de ce jour, j'ai commencé à chercher. Chercher, encore et encore. Des semaines. Des mois. Une recherche sans fin. J'allais de quartier en quartier.

Je répondais à des annonces. Je frappais à des portes.

Chaque fois, j'espérais. Et chaque fois, c'était la même chose :

C'est déjà pris.

On ne prend pas d'étrangers.

Revenez la semaine prochaine.

Et parfois, on ne disait rien du tout. On fermait la porte.

Juste comme ça.

Je me sentais humiliée, usée, rejetée.

C'était une pression constante. Un poids sur mes épaules.

Comment étudier, comment travailler, comment respirer même, quand tu ne sais pas où tu vas dormir dans quelques semaines ?

Chaque jour, je me réveillais avec cette boule dans le ventre : "Et si je ne trouve jamais ?"

Mais j'ai continué à prier. À espérer. Même sans force.

Même quand tout semblait fermé.

Et puis un jour... Dieu a ouvert une porte.

Je ne saurais même pas dire comment. Une information, une personne, une occasion. Et là, j'ai trouvé cette maison. C'était presque irréel. Comme une lumière après un tunnel trop long.

Quand j'ai posé mes sacs dans cette nouvelle pièce, j'ai pleuré. Pas de tristesse. De soulagement. Je n'étais pas encore sauvée. Mais j'avais un toit. Un point d'ancrage. Une nouvelle page.

La maison n'avait pas de contrat de bail. Mais moi, j'avais besoin de ce contrat. C'était une condition pour renouveler ma carte de séjour chaque année.

Je l'ai appris peu après mon installation. Et avec ça, une autre vérité est tombée : la maison appartenait au secrétaire de mon université.

Lui, ce même homme qui, à chaque rentrée, montait sur l'estrade pour dire que nous formons une famille. Que ce pays est un pays accueillant. Que les étudiants étrangers peuvent compter sur l'administration. Des mots. Rien que des mots.

En vérité, il s'en fichait de notre situation. Il savait que nous, les étrangers, on était souvent sans soutien, sans recours, sans voix. Alors il nous louait ses maisons sans contrat, sans état des lieux, sans droits. Et quand venait le moment de faire renouveler nos cartes de séjour, il ne levait même pas le petit doigt pour nous aider. J'ai supplié. J'ai expliqué. J'ai insisté. Mais tout ce que j'ai eu, c'était du silence ou du mépris.

Alors j'ai dû faire comme beaucoup : payer pour obtenir un faux contrat de bail. Chaque année. Deux fois. C'était cher. C'était risqué. Mais je n'avais pas le choix. Soit ça, soit perdre mon statut légal. Soit ça, soit l'expulsion. Et pendant tout ce temps, je devais encore l'écouter à la fac faire son cinéma. Faire semblant de nous aimer, de nous défendre, de nous représenter. Alors qu'en réalité, il profitait de notre précarité pour s'enrichir tranquillement.

C'est là que j'ai compris :

Dans ce pays, il ne suffit pas d'être honnête.

Ni forte.

Ni brillante.

Il faut surtout savoir survivre.

Et moi, j'apprenais. À mes dépens. Mais j'apprenais.

CHAPITRE III : LE CORPS PARLE

Comme si tout ce que je vivais ne suffisait pas,
cette année-là a marqué un nouveau palier dans l'horreur.
Les regards sont devenus plus lourds.
Les mots plus sales.
Les gestes plus proches.
Au début, c'était des remarques. T'es jolie pour une
étrangère.
Tu ne veux pas venir boire un verre ?
T'as besoin d'un logement ?
Moi je peux t'aider.
Toujours avec ce ton mielleux, cette arrogance déguisée.
Mais je les voyais venir.

Puis les choses ont changé. Certains se
permettaient de me toucher sans demander. De m'attraper
par le bras. De m'arrêter dans la rue. Un jour, en rentrant
du café, un homme m'a suivie jusqu'à chez moi. Il a
attendu que j'ouvre la porte. Il a essayé de s'incruster. J'ai
dû hurler pour qu'il parte.

Un autre jour, c'est un client régulier du café. Toujours
gentil, toujours souriant. Jusqu'au jour où il m'a coincée
près des toilettes et a glissé ses mains sur ma taille. Je me

suis dégagée violemment. Il m'a traité de sale fille ingrate.
Puis il a ri. Comme si c'était un jeu. Mais ce n'était pas un jeu.

C'était la peur.

Celle qui serre le ventre.

Celle qui t'empêche de dormir.

Celle qui te fait éviter certains chemins, certains regards,
certains lieux.

Et il n'y avait personne à qui parler.

À l'université ? Ils me diraient que j'exagère.

À la police ? Ils ne feront rien et protègent leurs frères.

À mes proches ? Je ne voulais pas les inquiéter.

Alors j'ai tout gardé. Encore. Et encore.

J'ai commencé à me méfier de tout le monde.

Je regardais par-dessus mon épaule.

Je mettais des écouteurs sans musique, juste pour qu'on
ne m'adresse pas la parole.

Et surtout, je ne souriais plus.

Mon corps parlait. Mais maintenant, c'était la peur qui
parlait à travers lui. Marcher dans la rue était devenu une
épreuve. Je ne pouvais plus faire dix mètres sans sentir des
regards me suivre, sans entendre des moteurs ralentir à
mon niveau.

Des hommes ouvraient leur fenêtre et me sifflaient.

Certains me poursuivaient.

D'autres me proposaient de l'argent.

— Tu veux combien, ma belle ?

— Juste une nuit, viens.

Et puis il y avait ceux qui n'attendaient même pas ma réponse.

Ils s'arrêtaient, sortaient de leur voiture, m'encerclaient.

Disaient que j'étais à vendre, parce que j'étais étrangère.

Disaient que je cherchais ça, parce que je marchais seule.

Un jour, un taximan a posé sa main entre mes jambes pendant que je m'asseyais.

J'ai crié. Il a rigolé.

Un autre m'a proposé de le toucher en échange de la course.

Je ne suis même pas descendue, j'ai sauté du véhicule en plein feu rouge.

Le pire, c'était ce personnel, je n'ose même plus dire son nom qui m'avait proposé de m'emmener en voiture. J'avais confiance, je me disais que c'était une personne respectable. Mais, il a pris un chemin inconnu, et a commencé à me toucher les cuisses de force.

J'ai réussi à me débattre, à ouvrir la porte et fuir en courant.

Après ça, j'ai eu peur de tout.

Peur des voitures.

Peur des taxis.

Peur des voix d'hommes.

Peur de marcher.

Et pourtant, je devais continuer.

Marcher. Travailler. Étudier. Vivre.

Avec la peur collée à la peau. Comme une deuxième peau.

Je n'étais plus seulement fatiguée.

J'étais traquée.

Et puis un jour, il s'est passé quelque chose que je n'oublierai jamais.

Des hommes, dans ce pays, m'avaient déjà proposé de l'argent pour coucher avec moi. Souvent, ils insistaient à peine. Je refusais, ils s'éloignaient.

Mais lui, ce jour-là, n'a pas lâché. Il m'a proposé de l'argent pour avoir des rapports sexuels. J'ai refusé. Je lui ai dit que je n'étais pas intéressée. Il a insisté, encore et encore. Et moi, je suis restée ferme.

Mais cette fois il a changé de ton. Il m'a dit qu'il allait coucher avec moi de force. Que ce jour-là, il allait me prendre, que je le veuille ou non. Ses mots sont devenus des menaces. J'ai eu peur. Une peur froide. Une peur viscérale. Alors j'ai fait ce que je pouvais j'ai fui. J'ai pris une autre route. Un chemin plus long pour ma maison, J'ai marché longtemps, fatiguée, les jambes lourdes, la gorge serrée. Et à un moment, je me suis arrêtée. Je n'en pouvais plus. Je me suis mise à pleurer, à crier, là, au bord de la route. Je hurlais ma fatigue, ma peur, ma colère.

« C'est quoi ça ? Pourquoi moi ? Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? »

Et lui, il est parti. Il m'a laissée là, seule avec mes larmes et mes tremblements.

Mais ce jour-là, j'ai compris à quel point j'étais seule face à tout ça. Et surtout, à quel point mon corps, ma vie, ne valaient rien pour eux.

Un jour, j'ai voulu dénoncer.

Je voulais parler. Dire ce que je vivais. Dire que c'était trop. Que ce n'était pas normal.

J'ai demandé à des gens de confiance. Je me suis renseignée.

Et là, j'ai découvert une vérité encore plus douloureuse :

"C'est comme ça ici. C'est le système."

Les femmes étrangères, on ne nous prend pas au sérieux.

Pire, on nous voit comme des prostituées.

Automatiquement.

Pas besoin d'être vulgaire, pas besoin de faire quoi que ce soit. Juste être différente.

Marcher. Respirer. Exister.

Et déjà, on est coupables.

Porter plainte ?

Contre qui ?

Pour quoi ?

Il n'y a pas de preuve. Il n'y a pas de témoin.

Et même s'il y 'en avait, on ne nous croirait pas.

J'ai eu mal. Pas juste parce que j'étais victime.

Mais parce que j'étais réduite à un cliché, à une image sale, à une existence jugée indésirable. Et que personne n'en avait rien à faire. Je n'ai rien dit à mes parents. Je ne voulais pas qu'ils portent ce poids. Je ne voulais pas qu'ils s'inquiètent à des milliers de kilomètres, impuissants.

Alors j'ai gardé tout ça pour moi.

Enfin, presque.

Je l'ai confié à Lui,
Et à quelques amis proches d'ici et de mon pays.
Ils ne pouvaient pas tout comprendre, mais ils m'ont
écoutée.
Ils ont essayé de me consoler.
De me faire rire.
De me faire sentir vivante.
Et parfois, c'était suffisant pour tenir une nuit de plus.

CHAPITRE IV : CRACHER SUR L'HUMANITÉ

Un jour, ce sont des enfants.

Je marchais dans une rue pour chez moi comme une autre. Rien de particulier. Mon sac sur l'épaule. Mon regard au sol, comme d'habitude.

Et là, j'entends des rires.

Je lève la tête. Trois enfants, pas plus de dix ans.

Ils me regardent.

Ils crachent par terre.

Puis ils crachent sur moi.

Je suis restée figée.

Pas par peur. Par choc. Par tristesse.

Ils m'ont insultée.

“Pauvre étrangère.” “Rentrez chez vous.”

Des mots qu'ils n'ont pas inventés.

Des mots qu'ils ont appris quelque part.

Et moi ?

Je n'ai rien dit.

Je n'ai pas pleuré. Pas sur le moment.

J'ai juste tourné le dos.

Et j'ai marché. Encore. Toujours.

Mais ce jour-là, quelque chose s'est fissuré en moi.
Ce n'était plus seulement la société, les hommes, le système.
C'était la banalité de la haine, partout, tout le temps.
Même dans la bouche des enfants.
Après cet épisode avec les enfants, quelque chose s'est éteint en moi.
Je ne cherchais plus à comprendre.
Je ne cherchais plus à m'adapter.
Je ne cherchais plus à espérer.
Je voulais valider mon année. Rien d'autre.
Pas briller. Pas me faire des amis. Pas construire une vie ici.
Juste valider mes matières, une à une.
Et partir.
Je comptais les jours. Littéralement.
Chaque matin, j'écrivais la date sur une feuille.
Chaque soir, je barrais un jour de plus.
Comme une prisonnière qui raye les murs de sa cellule.
Je n'avais plus de sentiments.
Plus de colère.
Plus de tristesse.
Même plus de peur.

J'étais vide.

Et je détestais tout ce qui m'entourait.

Les rues. Les visages. Les voix. Les murs.

Je détestais ce peuple. Tous. Même ceux qui ne m'avaient rien fait.

Parce qu'ils avaient le privilège d'exister librement dans un pays où moi je n'étais rien.

Et ce qui me faisait encore plus mal.

C'est que je n'aurais jamais dû être là.

Je suis venue dans ce pays sur un coup de tête.

Je voulais continuer mes études.

Je voulais un changement.

Et ce pays était là, sur une brochure.

Je ne savais même pas qu'il existait avant.

Je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait.

Si j'avais su...

Ce pays n'était pas du tout dans mes choix de carrière. Mais, obsédée par l'envie de décrocher un diplôme d'ingénieur et ayant échoué à intégrer une école d'ingénieurs dans mon pays, j'ai pris une décision qui allait marquer ma vie. Mon ami, Salomon avait choisi ce pays, et pour suivre mes rêves, je l'ai rejoint, espérant que ce pays, qui ne faisait pas partie de mes plans initiaux,

deviendrait le lieu où je pourrais réaliser mes ambitions et obtenir mon diplôme."

Quand j'ai quitté le café, je me suis dit que ça pourrait être mieux. Je cherchais un travail moins dur, moins exposé, mais qui me permettrait de gagner plus, de garder un peu de temps pour moi, de respirer. J'ai donc trouvé un poste de femme de ménage dans une société de placement de femme de ménage dans les résidences que je préférerais taire le nom.

Les conditions étaient meilleures, ou du moins je le pensais. On m'a dit que je travaillerais dans des appartements de luxe. Que je pourrais finir mes heures rapidement et que je serais payée convenablement.

Mais une fois encore, la réalité a tout été autre. Là-bas, je n'étais qu'une ombre. Je passais mes journées à nettoyer des chambres et des salons immenses. Personne ne me parlait, personne ne me regardait. Je n'étais qu'une invisible.

Mais il y avait pire. Le regard des hommes dans ces résidences. Il y avait ceux qui me touchaient dès que je passais près d'eux, ceux qui me demandaient de "faire des services privés" en dehors de mes heures, ceux qui croyaient qu'une femme de ménage était là pour tout

accepter. Des clients qui pensaient qu'un sourire voulait dire oui. Des tentatives de caresses dans les couloirs, des propositions immorales quand je passais devant eux.

Un jour, un résident m'a demandé de nettoyer sa chambre. Il m'a suivie à l'intérieur. Il a fermé la porte. Il m'a dit qu'il me paierait plus si je faisais "une faveur".

Je suis partie en courant, choquée.

Je n'ai rien dit à personne.

Je savais que personne ne me croirait.

Je savais que tout était déjà écrit : les femmes étrangères sont là pour servir.

C'était pire que le café.

Je m'étais échappée d'un travail pour en rejoindre un autre... mais il n'y avait jamais de fuite.

Juste une nouvelle cage.

J'ai travaillé dans plusieurs résidences. Je me suis dit qu'il y aurait peut-être un endroit où on me respecterait un peu plus, où mes efforts seraient vus. Mais peu importe où j'allais, il n'y avait jamais de répit. Pas de repos. Pas de repas. Juste des heures et des heures de travail sans fin. Les femmes de ménage étaient considérées comme des esclaves modernes. On nous traitait comme des objets. Comme des ombres qu'on déplaçait quand c'était

nécessaire. Les femmes, étaient souvent pire que les hommes.

Elles ne faisaient que me rappeler ma place : celle d'une étrangère.

Nous étions toutes des esclaves en attente. On m'a même dit une fois : "C'est pour ça que vous êtes ici, non ?"

Le mépris était omniprésent, à chaque étage, à chaque salle.

Quand je passais dans les couloirs, on me regardait de haut. Il y avait des femmes qui parlaient de nous comme si nous n'avions pas de dignité. Comme si nous étions des objets, comme si notre travail n'était même pas valable. Et le pire, c'était qu'on nous traitait comme si nous étions invisibles. On ne comptait même pas assez pour avoir une pause.

Il y' a eu ce travail. Un jour, j'ai accepté un travail comme ménagère dans une maison privée. J'ai fait un contrat avec la dame de la maison, deux jours de travail, de 8 h à 17 h. C'est ce qui était convenu. Mais dès mon arrivée, j'ai compris que le contrat n'était qu'un mot vide. J'ai commencé par le nettoyage de la cuisine, puis les salons, les chambres, les terrasses, jusqu'aux murs de la maison. Et ce n'était que le début. Elle m'a fait faire des

tâches non prévues, sans pause, sans un verre d'eau, sans même qu'on me donne à manger. Et quand la faim me tordait le ventre à la fin de la journée et que l'heure de partir était arrivé, elle me refusa mon dû que je devrais finir le travail des deux jours en un jour, puis elle m'a tendu le reste du repas qu'elle venait de partager avec ses enfants, qu'elle avait gratté dans leurs assiettes, et mis dans un vieux plat pour me faire patienter et attendre l'argent qu'elle avait sur elle. Comme si j'étais un chien. Même un chien aurait refusé ce repas. C'était dégueulasse, humiliant, indigne. Une bouillie de restes froids, jetée avec mépris. Je n'ai pas pu avaler. J'ai eu envie de pleurer, de vomir, de hurler. J'ai simplement refusé le repas. Mais je n'ai rien dit. Je me suis tue. Encore. Mais parmi toute cette violence, il y avait aussi des lueurs de bonté.

Il y avait des femmes dans certaines résidences qui étaient gentilles, respectueuses. Elles savaient qu'on méritait mieux. Elles nous parlaient, nous souriaient. Il y avait aussi des hommes, certains clients, qui se comportaient dignement. Ils nous disaient bonjour, nous écoutaient, reconnaissaient notre travail sans nous juger. Mais toutes les femmes chez qui je travaillais n'étaient pas cruelles.

Il y en a eu, quelques-unes, qui m'ont traitée avec respect et douceur.

Le matin, elles me servaient le petit-déjeuner. À midi, elles me réservaient une part de repas, et souvent, elles me servaient en même temps que leurs enfants et elles-mêmes. Il m'est même souvent arrivé de manger à leur table, comme un membre de la famille. Ce geste, aussi simple soit-il, me réchauffait le cœur.

Le soir, sachant que j'étais étudiante et que je manquais de temps pour cuisiner ou manger correctement après les cours, elles me préparaient un petit plat à emporter. Une portion de nourriture, offerte avec bienveillance. Pas parce qu'elles devaient. Mais parce qu'elles voulaient.

Et dans ces instants-là, je me sentais aimée.

Je me sentais considérée comme une personne.

Et c'était précieux.

Ces petites flammes de gentillesse étaient un souffle d'air frais dans cet enfer. Mais à chaque fois, j'avais l'impression que tout se noyait dans un océan de cruauté.

CHAPITRE V : PRENDRE SON DESTIN EN MAIN

J'en avais assez.

Assez des humiliations.

Assez de me sentir petite.

Assez de faire des heures interminables, de courir après des salaires de misère, de subir l'injustice d'un système qui ne me respectait pas.

Je me suis dit qu'il était temps de changer.

Je ne voulais plus servir les autres, me courber devant des gens qui ne me voyaient même pas.

Je ne voulais plus faire le travail des autres.

Je voulais créer mon propre futur.

J'ai donc lancé une entreprise de fabrication de jus de fruits naturels.

J'avais de l'expérience avec les fruits, et l'idée m'a semblée simple.

Je pensais que cela pourrait fonctionner.

Je pouvais enfin rester chez moi, travailler en paix, sans subir d'humiliations.

Mais même cette nouvelle voie n'a pas été sans douleur.

Au contraire.

La cruauté ne venait plus des hommes, mais des femmes.
Celles que j'espérais pouvoir comprendre et peut-être,
dans un idéal, rencontrer sur un pied d'égalité.

Certaines me critiquaient pour oser avoir un projet. Elles
disaient que c'était impossible, que je n'étais qu'une
étrangère.

“Tu crois vraiment que les gens vont acheter tes jus ?”
me demandaient-elles avec un ricanement.

J'avais l'impression qu'elles voyaient mon projet comme
une menace. Une intrusion dans un espace où je n'avais
rien à faire.

Ce n'était pas seulement de la jalousie. C'était de la
cruauté.

Des paroles blessantes, des gestes d'indifférence, et
parfois, des regards pleins de mépris.

Mais cette fois, j'étais prête.

Je ne les laisserais pas m'arrêter.

J'avais lancé mon projet.

Je faisais tout moi-même, de la fabrication des jus à leur
commercialisation. J'avais enfin trouvé une certaine
liberté, un moyen de vivre sans dépendre de la cruauté
des autres.

Mais cette année-là, tout a basculé. Le président a fait un discours qui a jeté de l'huile sur le feu. Un discours ouvertement raciste, où il a attaqué les étrangers, les traitant comme des parasites, des envahisseurs. Ça a déclenché une vague de violence et de haine envers nous. Les rues sont devenues plus hostiles. On nous regardait de travers, certains ne se cachaient même plus pour nous insulter ou nous menacer. Les étudiants étrangers étaient désignés comme des cibles, et la peur s'est installée dans chaque coin de la ville.

De nombreux étudiants étrangers ont dû partir. Ils ont été rappelés dans leurs pays. Certains n'ont même pas fini leurs études. Les gouvernements de leurs pays ont pris la décision de ramener leurs compatriotes dans une fuite massive, une fuite devant la haine systémique qui prenait racine dans le pays.

Mais moi, je n'ai pas fui.

Je n'ai pas eu la chance de pouvoir repartir. Et je n'étais pas prête à baisser les bras.

Je me suis dit que j'allais résister, coûte que coûte.

Je ne voulais pas être une victime.

Je n'étais pas une ratée.

J'avais mon école, et c'était mon combat. La seule chose qui me restait.

Je savais que c'était difficile, mais je devais survivre. Peu importe le prix. Peu importe la haine. Peu importe la violence autour de moi.

Je resterais, Je vais combattre, Parce que c'était la seule chose que je pouvais faire.

CHAPITRES VI : ENFERMÉES POUR SURVIVRE

Sortir devenait un acte de courage, presque de folie. Nous étions devenus les ennemis publics, les proies faciles. Dans les boutiques, on nous regardait comme si nous étions des voleurs, des malades, des bêtes. Dans certains magasins, on nous demandait de sortir. Dans les restaurants, on nous chassait à peine installés. Même certains propriétaires se sont mis à jeter les étudiants étrangers hors de leurs logements. Sans préavis. Sans remords. On n'était en sécurité nulle part. Alors on a décidé de se cacher, de rester enfermés dans nos maisons, avec la peur au ventre. Le silence des murs était plus rassurant que la rue.

Mais même là, même chez nous, ils sont venus. La police. Ils défonçaient les portes à coups de pied. Ils volaient notre argent, nos papiers, nos téléphones, parfois même nos vêtements. Ils ne regardaient rien. Même quand on montrait nos titres de séjour, ils disaient que ça ne comptait pas.

Ils nous ramassaient comme des ordures dans la rue. Certains étaient envoyés directement à la prison, sans

jugement. D'autres disparaissaient. On disait qu'on les avait envoyés en dans d'autre pays ou pire, dans le désert.

Les civils aussi sont devenus des bourreaux. Certains entraient chez nous comme des voleurs. Ils nous dépouillaient. Sans crainte, sans peur de la justice, car ils savaient qu'ils ne risquaient rien. On était livrés à la loi du plus fort, sans défense, sans voix. Pendant des mois, on a vécu dans une peur animale. On mangeait peu. On parlait peu. On évitait même de regarder par les fenêtres. La moindre sirène, le moindre bruit de pas dans l'escalier faisait battre nos cœurs trop fort. On dormait tous habillés, prêts à fuir. C'était la guerre sans armes, une guerre où notre seule faute était d'exister avec une peau différente. Nous étions constamment confondus à des sans-papiers. Même avec nos documents en règle, ils semblaient ne plus avoir aucune valeur. La police nous arrêtait en pleine journée comme en pleine nuit, sans explication valable, et nous déportait parfois en prison, parfois dans le désert, ou encore à la frontière. J'ai été arrêtée plusieurs fois pour des contrôles, sans qu'on me laisse l'occasion de me justifier.

Dieu merci, je n'ai pas été envoyée en prison ni abandonnée dans le désert. J'ai eu cette grâce, cette chance que beaucoup d'autres étudiants n'ont pas eue. Certains

n'ont plus jamais donné de nouvelles, d'autres ont vécu l'humiliation et la peur au-delà du supportable. C'était un climat de chasse à l'étranger, de terreur pour ceux qui, comme moi, n'étaient là que pour étudier et espérer une vie meilleure.

CHAPITRES VII : UNE LUMIÈRE VOLÉE

Après des mois de peur, de silence, de survie, la situation s'est un peu calmée. On ne savait pas si c'était un vrai répit ou juste un silence avant la prochaine tempête, mais on soufflait un peu. Moi, j'ai repris mon projet. Mon projet de jus. Avec mes petits moyens, je continuais à produire, à vendre, à espérer.

Et un jour, la chance a frappé à ma porte. Une ONG installée dans le pays lançait un concours de financement pour soutenir les petites entrepreneuses. J'ai postulé. Je n'y croyais pas trop, mais j'ai tenté. Et j'ai gagné. Mon projet avait été sélectionné. Mon dossier était validé, et le financement allait arriver sous forme de matériel, de machines pour m'aider à produire plus, à mieux vendre. J'étais pleine d'espoir. Enfin, je me disais : ça y est, le vrai départ commence. Mais encore une fois, la réalité m'a arrachée de mon rêve.

La responsable chargée de mon dossier, celle qui devait me remettre le matériel, a commencé à me faire attendre. Un mois, deux mois, trois... Chaque fois, une excuse différente : "Les fonds ne sont pas encore arrivés", "On attend la validation", "L'ONG a des retards".

Mais quelque chose clochait.
Je voyais bien que d'autres filles avaient déjà reçu leurs matériels.
Alors j'ai cherché.
J'ai demandé. J'ai fouillé. Et j'ai découvert que...
Les fonds étaient arrivés depuis longtemps.
Depuis quatre mois exactement.
Elle avait gardé le financement pour elle.
Volé mon avenir en me regardant droit dans les yeux.
Je n'étais qu'une étrangère de plus à qui on pouvait mentir impunément.
J'étais brisée, trahie, une fois de plus.
Et pourtant... je n'ai pas arrêté.
Je ne pouvais plus pleurer.
Il ne me restait plus que ma dignité et cette rage de continuer quand même.

CHAPITRES VIII : CE QU'IL ME RESTE, JE LE RENDS

J'ai décidé de ne pas me taire.

Je ne pouvais pas laisser cette injustice passer.

Alors j'ai contacté directement l'ONG, et je leur ai tout raconté.

La lenteur.

Les mensonges.

La trahison de la responsable.

Et surtout, le fait que les fonds avaient été détournés, que mon projet avait été saboté de l'intérieur.

Ils ont été choqués. Déçus.

Mais ils ont agi. Ils ont retiré la gestion du projet à cette femme.

Ils ont tout transmis à une autre personne, une autre responsable. Et, avant de passer à autre chose, ils ont décidé de me remettre quand même mon financement, en matériel. Mais là encore, il était trop tard.

Les machines, les équipements rien n'était adapté à mon projet. La précédente responsable avait modifié mes exigences. Elle avait collaboré avec des fournisseurs pour

détourner l'argent, en m'offrant des produits de mauvaise qualité, inutilisables pour ce que j'avais prévu de faire.

J'étais fatiguée.

Usée.

Je n'avais plus la force de recommencer encore une fois.

Alors j'ai pris une décision.

J'ai vendu ce matériel.

À bas prix.

Et avec ce que j'ai vendu, j'ai fait des dons.

À mes amis.

À des étudiants comme moi.

À des membres de l'église.

Et surtout, à ceux qu'on ne voyait jamais : les étrangers sans papiers, traqués, oubliés, invisibles.

Je me suis dit :

Si ce matériel ne m'a pas servi à moi, qu'il serve au moins à d'autres qui souffrent autant que moi.

Ce jour-là, j'ai perdu un projet.

Mais j'ai gagné quelque chose que personne ne pourra jamais me voler :

ma dignité.

Et mon humanité.

Ce jour-là, en voyant les sourires sur les visages de ceux
qui recevaient les dons,
en voyant des enfants rires,
des mères soulagées,
des jeunes apaisés,
j'ai ressenti quelque chose de plus fort que la colère.
Quelque chose de plus fort que la déception.
J'ai ressenti la joie de donner.
Je n'avais pas gagné un concours.
Je n'avais pas réussi à lancer mon projet.
Mais j'avais touché des cœurs,
et surtout...
j'avais obéi à cette voix en moi qui refusait de devenir
amère. Ce jour-là, j'ai remercié Dieu. Non pas pour ce
que j'avais perdu, mais pour ce qu'il m'avait permis de
partager. Et je le remercie une fois de plus de me
permettre de partager ce petit bout de moi avec vous, qui
pour le dire franchement me laçait déjà, cette répétition
de même situation et problème de racisme et bien d'autre
comme si un sort s'acharnait et s'abattait sur vous sans,
que vous ne compreniez pourquoi, tel était mon ressentir.

CHAPITRE IX : TOUJOURS L'ÉTRANGÈRE

À peine le souffle retrouvé, à peine la douleur de la trahison apaisée... une nouvelle tempête.

Mon nouveau bailleur, celui chez qui je vivais depuis peu, m'a demandé de quitter sa maison.

Juste comme ça.

Sans raison valable.

Sans avertissement.

Sans pitié.

C'était encore une fois à la veille de la rentrée scolaire.

Encore une fois, un début d'année avec une angoisse en plus. Encore une fois, cette sensation de ne jamais être chez moi. Toujours l'étrangère, même avec un bail, même avec des papiers, même avec respect.

Je l'ai supplié.

Je lui ai expliqué que je n'avais nulle part où aller.

Que je reprenais les cours.

Que je ne pouvais pas chercher un logement dans l'urgence, comme ça.

Mais il n'a rien voulu entendre.

Il était froid, dur, injuste.

Comme s'il prenait plaisir à m'écraser, à me faire sentir que je n'avais aucun droit ici.

J'ai ravalé mes larmes.

J'ai rassemblé mes affaires.

Et je suis repartie, encore une fois, à la recherche d'un abri,

à la recherche d'un coin de paix pour entamer ma troisième année.

Je suis donc repartie à la recherche d'un nouveau logement. Encore une fois, dans l'urgence, sans repères, sans soutien réel. Je passais d'un quartier à l'autre, de petites annonces en petits espoirs.

Et puis, un jour, j'ai trouvé une maison.

Une qui semblait convenable, bien placée, pas trop chère.

Je me suis dit : peut-être que cette fois, ce sera différent.

Mais le propriétaire, lui, avait d'autres intentions.

Il m'a regardée, de haut en bas.

Et au lieu de parler de bail, de conditions ou de loyer, il m'a dit :

"Si tu veux, tu peux rester ici... mais pas en tant que locataire.

Je ne te ferai pas payer le loyer,

si tu acceptes d'être ma maîtresse.

Une fille avec qui je peux avoir des relations,
quand je veux."

J'ai eu un choc.

J'étais stupéfaite.

Écœurée.

Comme si ma simple présence, mon besoin d'un toit,
était devenu une autorisation pour me proposer de me
vendre.

Je me suis levée.

Je l'ai regardé droit dans les yeux.

Et je suis partie, sans un mot de plus.

Finalement, après tant d'humiliations, de propositions
indécentes, de portes fermées,

j'ai trouvé une maison.

Simple. Modeste.

Mais c'était un toit.

J'ai soufflé un instant.

Je pensais que les épreuves s'apaiseraient.

Que je pourrais enfin me concentrer sur mes études.

Que le pire était derrière moi.

Mais j'avais tort.

Car ce qui m'attendait...
Ce n'était pas la paix.
Ni même une pause.
C'était la pire année de ma vie.

TROISIÈME ANNÉE :
LA PIRE ANNÉE DE MA
VIE

CHAPITRE I : LE REJET FINANCIER

Je croyais avoir tout vécu.

L'humiliation.

Le rejet.

La fatigue.

La faim.

Le racisme.

Mais rien ne m'avait préparée à ce que serait cette troisième année.

Je suis entrée dans cette année avec l'illusion que le pire était derrière moi,

que les épreuves m'avaient endurcie,

que je pouvais tenir encore un peu, le temps de finir,

le temps de m'en sortir.

Mais j'avais tort.

Cette année-là, tout a failli s'effondrer.

Moi y compris.

Dès le départ, il y avait des règles injustes qui nous étouffaient,

comme celle-là. En tant qu'étudiants étrangers, nous n'avions pas le droit d'envoyer de l'argent à l'extérieur du pays. Nous pouvions recevoir, mais pas transférer. Et

pour ceux d'entre nous qui travaillaient dur, qui faisaient des économies, qui voulaient soutenir leur famille, ou même simplement mettre de côté dans leur pays d'origine, c'était impossible.

C'était comme si on nous disait :

“Vous pouvez vivre ici en silence, survivre, mais pas exister au-delà de ces frontières.”

Cette règle, parmi tant d'autres, nous rappelait que nous n'étions pas chez nous, que notre liberté était contrôlée, même dans nos efforts, même dans nos sacrifices.

Et cette année-là, tout semblait se resserrer autour de nous, comme une prison invisible, faite de règlements, de jugements, de douleurs non dites. Et même recevoir notre propre argent devenait un combat quotidien. Quand on nous envoyait de l'argent de l'étranger, ce n'était jamais simple. Les transferts mettaient des jours, parfois des semaines. Il n'y avait jamais de réseau. Il fallait faire des mots oui, écrire des autorisations, des explications, supplier, justifier.

Mais même quand l'argent arrivait, le calvaire n'était pas terminé.

Au guichet, on nous traitait comme des moins que rien.
On nous faisait attendre jusqu'à la fin, même quand on
était là depuis l'aube.
On nous regardait de travers,
on nous parlait mal,
on nous méprisait ouvertement.
"Encore un étranger."
"Encore un étudiant."
"Ils viennent juste pour l'argent."
Le regard des agents disait tout.
Le ton de leur voix aussi.
Et nous, on attendait.
On supportait.
Parce que c'était notre argent.
Parce que nos parents s'étaient sacrifiés pour nous
l'envoyer.
Parce qu'on n'avait pas le choix.
On était prisonniers de notre propre argent.
Captifs d'un système qui faisait de chaque retrait un
moment d'humiliation.
Et puis, cette année-là, une nouvelle règle est tombée.
Un décret, froid, impersonnel.
Mais aux conséquences traumatisantes.

Désormais, pour qu'un étudiant étranger puisse recevoir de l'argent en espèces, il fallait que l'argent vienne exclusivement d'un parent proche :

un père, une mère, ou un frère biologique.

Et ce n'était pas tout.

Il fallait le prouver.

Il fallait un document officiel :

une pièce d'identité,

une preuve de parenté,

ou, au minimum, le même nom de famille.

Et si ce n'était pas le cas ?

Alors pas d'argent.

Même si la personne qui t'envoyait cet argent était ton oncle, ta tante, un cousin, un tuteur légal, un bienfaiteur qui voulait t'aider, rien ne comptait. Sans ce lien direct, tu n'existais pas aux yeux du système.

J'ai vu des amis pleurer devant les guichets. J'ai vu des filles rentrer à la maison les mains vides alors que leur scolarité, leur loyer, leur nourriture, tout dépendait de cet argent. J'ai failli craquer.

Parce qu'à ce moment-là, ce n'était pas qu'une question d'argent.

C'était un message clair :

"Vous n'avez pas de place ici. Même vos proches ne peuvent pas vous aider."

On était des orphelins administratifs. Et certains ont abandonné leurs études. Certains ont sombré dans des choix qu'ils n'auraient jamais faits si le système ne les avait pas poussés là.

Pour moi, ce décret a été un choc émotionnel profond. Il ne m'a pas seulement coupée de mes moyens financiers. Il m'a déchirée intérieurement. Parce que celle qui s'occupait de moi, celle qui se battait pour m'envoyer un peu d'argent chaque mois, ce n'était pas ma mère biologique, mais ma mère adoptive.

Une femme formidable, présente, aimante, celle que mon cœur appelait maman. Mais administrativement, elle n'était personne. Aucune filiation officielle. Aucune trace de moi dans ses papiers. Et donc, aucun droit de m'aider. Son amour, son soutien, ses sacrifices, Tout cela ne valait rien face à un système froid, sans âme. Je me suis sentie abandonnée par la vie, illégitime, même dans ma propre famille. Comme si ce lien qu'on avait construit ensemble, ce lien plus fort que le sang, était soudain nié, effacé, humilié. Heureusement, mon frère biologique a pris le relais. C'est lui qui a commencé à m'envoyer l'argent

qu'elle lui remettait pour moi, en se pliant aux nouvelles exigences. Mais ce moment m'a laissée marquée. J'ai compris que même l'amour pouvait être mis en doute, que rien n'était jamais acquis, il fallait toujours prouver qu'on avait le droit d'exister dans ce pays.

Grâce à Dieu, une nouvelle banque est arrivée.

Ce n'est peut-être qu'un service de transfert d'argent pour certains, mais pour nous, étudiants étrangers perdus dans ce pays, c'était bien plus que ça : c'était notre ligne de vie. Alors que les banques traditionnelles nous méprisaient, que les transferts mettaient des semaines à passer, que les retraits étaient limités, complexes ou refusés, cette banque était là. Accessible. Simple. Fiable. Matin, midi, soir, même les week-ends. Il y' avait toujours du réseau. Toujours une agence. Toujours quelqu'un. Grâce à eux, on recevait enfin notre argent sans stress, sans humiliation, sans blocage. Plus besoin de mendier auprès des employés, plus besoin de s'expliquer mille fois. Ils nous respectaient, nous servaient avec humanité, et surtout, nous permettaient de manger, de payer notre loyer, de survivre.

Dans un pays où on nous répétait :

"Vous êtes étrangers, vous dérangez, vous n'avez rien à faire ici",

Cette banque nous a montré que notre vie comptait encore. C'est grâce à eux que beaucoup ont pu tenir, et que j'ai pu continuer.

CHAPITRE II : LE TRAUMATISME

On dit souvent que les derniers jours sont plus longs que les premiers, je crois que j'en ai fait l'expérience, jusqu' ici je n'avais pas compris le sens pertinent de ses mots.

Au début de ma dernière année, mon corps a commencé à lâcher.

Je souffrais de douleurs lombaires aiguës,
de spasmes violents qui m'empêchaient de bouger.

Je restais couchée,
clouée au lit pendant presque une semaine entière,
sans force,
sans répit.

J'étais épuisée physiquement,
mais surtout inquiète.

Parce que je sentais que ce n'était pas un simple coup de
froid,
ni un petit malaise.

Le médecin que j'ai vu m'a conseillé d'aller à l'hôpital
publique car étant étudiante étrangère je devrais avoir une
assurance là-bas, mais j'ai refusé. Car c'était voué à
l'échec pour une étrangère comme moi, le système était

pourri. Parce que je savais d'avance que je ne serais pas écoutée.

Mais au bout d'un moment, quand la douleur est devenue insupportable, quand même respirer était difficile, j'ai cédé. Je suis allée à l'hôpital.

Et là, j'ai été brisée une deuxième fois.

On ne m'a pas prise au sérieux.

On m'a regardée comme une intruse.

On m'a laissée attendre pendant des heures.

On m'a parlé sèchement.

On m'a auscultée comme si j'étais un objet.

Et malgré mon état,

je suis ressortie sans réponse claire,

sans soin adapté,

et surtout, avec le cœur en miettes.

Ce jour-là, je n'étais pas seulement malade dans mon corps,

j'étais traumatisée dans mon âme.

Je suis retournée à l'hôpital.

La douleur ne passait pas.

Mon corps criait.

Je n'en pouvais plus.

Là-bas, on m'a donné un rendez-vous dans trois mois pour voir un neurologue.

Trois mois.

Alors que j'avais mal chaque jour,
alors que mes jambes faiblissaient,
alors que je ne pouvais plus porter mon sac,
ni dormir convenablement.

J'étais malade. J'ai passé un moment à l'hôpital, affaiblie, inquiète. On m'a prescrit un bilan de santé complet, avec une longue série d'examens. Cela m'a coûté très cher. Mais je voulais comprendre ce que j'avais, trouver une solution. Alors j'ai payé.

Quand je suis retournée à l'hôpital pour récupérer mes résultats, rien n'était sorti.

Je demande pourquoi. On me répond :

« Il n'y avait pas d'additifs. »

Et donc ?

Je devais repasser les tests, repayer, parce que le laboratoire manquait de produits. Et j'ai payé. Encore. Et je suis revenue un mois plus tard...

Toujours rien.

Encore une fois, mes résultats n'étaient pas sortis.

Quand j'ai osé poser des questions, mon médecin m'a répondu :

« Soyez patiente. Vous n'êtes pas la seule malade ici. Il ne faut pas déranger. »

Chaque fois, je repassais les mêmes examens.

Chaque fois, je ne payais pour rien.

Et chaque fois, je repartais sans réponses.

Fatiguée d'attendre, fatiguée de payer pour aucun résultat, j'ai finalement pris une décision :

Aller faire mes examens dans un laboratoire privé.

J'étais prête à payer plus cher, oui, mais au moins je voulais des réponses, de la clarté, du respect. Et cette fois-ci, les résultats sont sortis rapidement. Sans délai. Sans excuse.

Le jour du rendez-vous,
je suis arrivée à 7h du matin,
épuisée, mais pleine d'espoir.

Peut-être qu'enfin... quelqu'un allait m'écouter.

Me soulager.

Mais j'ai attendu jusqu'à 14h.

Sept heures.

Debout.

Assise.

Debout.

Assise.

Toujours dans la douleur.

J'ai vu des patients de ce pays arriver après moi,

s'enregistrer,

être appelés,

passer devant moi.

Encore et encore.

Et moi ?

On ne m'appelait pas.

On ne me regardait même pas.

C'était comme si j'étais invisible.

Comme si j'étais transparente.

Comme si ma souffrance n'avait aucune valeur,

Parce que j'étais étrangère.

Ce jour-là, j'ai compris.

Ils ne me voyaient pas,

parce que pour eux, je n'existais pas.

Après tout ce calvaire,

après tant de souffrance,

je me suis retrouvée dans l'hôpital privé.

La douleur m'avait presque brisée,

mais elle m'a poussée à chercher un espoir ailleurs.

J'ai commencé à trouver un peu de soulagement grâce à mon neurologue qui était gentil et m'a bien traitée durant cette période de maladie. Grâce à mon neurologue, j'ai retrouvé la santé en moins de deux semaines. Il m'a prescrit d'excellents traitements, il m'a donné de précieux conseils, et surtout, il m'a écoutée. Il m'a appris ce qu'étaient les appareils et outils thérapeutiques, m'a orientée vers des examens adaptés, et m'a guidée tout au long de ma convalescence. C'est grâce à lui que j'ai repris des forces, physiquement et moralement. Il a été un ange sur mon chemin.

Il faut le dire, malgré tout ce que j'ai vécu dans ce pays, le système de santé y' est très avancé. Sur le plan médical, il y a de véritables compétences, des équipements modernes, une qualité de soins qu'on ne peut pas ignorer. Je sais que beaucoup de personnes viennent ici, depuis d'autres pays, pour se faire soigner. Parce que oui, malgré les blessures de l'exil, j'ai reçu là une véritable chance de guérison.

C'est là que ma mère adoptive est arrivée. Elle a toujours été un pilier pour moi, même quand la vie m'a jetée dans un abîme de solitude. Elle a traversé chaque épreuve avec moi, même de loin.

C'est elle qui, malgré la distance, m'a donnée la force de tenir. Elle m'a rassurée, m'a dit que tout irait bien. Elle a soufflé en moi des mots de réconfort que seule une mère sait donner. Maman, même dans ces moments sombres, tu étais ma lumière. Grâce à toi, j'ai retrouvé un peu de paix. Grâce à toi, j'ai continué à me battre.

Durant toute cette période de maladie, ce sont mes deux mères qui ont été mon ancre. Ma mère biologique, même à distance, a toujours su trouver les mots justes pour me réconforter, pour m'encourager à ne pas céder à la douleur. Elle m'a apporté beaucoup d'amour et me permettait de me sentir moi seul.

Chaque jour, l'une et l'autre étaient à mes côtés, me donnant cette force de tenir. Chaque appel, chaque message, chaque mot de réconfort m'aidait à trouver la volonté de me battre. Elles étaient là, à chaque moment où je sombrais dans le doute, elles m'ont redonné la force de continuer, de tenir, d'espérer. Sans elles, je n'aurais pas pu tenir. Sans elles, je n'aurais pas pu finir l'année. Je leur suis éternellement reconnaissante de m'avoir aidée à traverser ce cauchemar, et à sortir plus forte de cette épreuve. Malgré tout ce que j'avais traversé, je continuais à avancer, comme si de rien n'était, pensant que le pire était

derrière moi. Mais au fond de moi, je savais que des épreuves encore plus folles m'attendaient.

Je me disais :

"C'est quoi le projet de mon voyage ici ?"

"Quel est le but de ma présence dans ce pays ?"

Je n'avais plus de réponses.

La fatigue me rongait,

j'étais épuisée par tout ce que j'avais vécu.

Mon corps, mon esprit,

tout était fatigué de cette guerre invisible que je menais jour après jour.

Je m'interrogeais :

"Pourquoi suis-je encore là ? Pourquoi ai-je enduré tout ça ?"

Les raisons de mon départ de mon pays natal,

les rêves d'une vie meilleure,

tout cela semblait tellement lointain maintenant.

Je me sentais vide, complètement perdue, avec une

sensation que le pire était peut-être encore à venir. La vie

m'avait poussée au bord du gouffre,

et je n'avais pas d'autre choix que de m'accrocher à ce fil fragile qui restait.

Mais je ne savais plus pourquoi.

CHAPITRE III : L'ANNÉE DE TROP

Les agressions ont commencé à l'institut au début de la rentrée 2023, alors que je rentrais encore des cours un jour ordinaire. Je n'avais rien demandé. Je ne faisais de mal à personne. Mais les motos conduit par les jeunes du pays d'accueil sont arrivées. Elles tournaient dans les rues comme des vautours. Ce jour-là, j'avais mon téléphone dans la main. Et en une fraction de seconde, l'un d'eux a foncé sur moi pour me l'arracher. Mais, par instinct ou par miracle, mon téléphone est tombé au sol. Ils n'ont pas réussi à le prendre. J'ai eu peur. Mais je me suis dit que c'était un accident, un hasard. Je ne savais pas encore que ce n'était que le début. Un autre jour, toujours en rentrant de l'école, ils ont tenté d'arracher mon sac à dos. Mais cette fois encore, ils ont échoué. Le sac est resté accroché. Moi, j'ai failli tomber. J'ai eu des bleus, des douleurs, des larmes étouffées. Mais j'ai tenu bon. Un autre jour encore, ils ont tenté d'arracher mon sac par la corde. Ils sont partis avec la sangle, oui. Mais le sac, lui, est resté accroché à moi.

Un jour, en rentrant du marché, je me suis fait arracher mon sac. Ce jour-là, je n'ai même pas eu le temps de comprendre. Je n'ai pu que murmurer un "merci Seigneur" pour ne pas avoir été blessée. Mais au fond, j'étais détruite. C'était tout ce que j'avais. Un autre jour, je partais faire des courses. Sur le chemin du retour, j'étais au téléphone avec une amie. Je marchais, tranquille, concentrée sur la conversation. Et soudain un jeune descend d'une moto et me saute dessus. Il voulait mon téléphone.

Il m'a poussée, m'a fait tomber au sol. Mais je tenais mon téléphone. Je ne voulais pas lâcher. Alors, le deuxième, son complice sur la moto, est aussi descendu. Et là, je me suis retrouvée seule face à deux hommes. Deux hommes contre moi. Une femme seule, étrangère.

Je me suis battue. J'ai crié. Je pleurais de peur, mais je résistais. Et c'est là que des étrangers qui passaient dans la rue ont entendu. Ils ont crié, interpellé les agresseurs. Et les deux hommes ont fini par fuir. Ils m'ont laissée là, tremblante, mais avec mon téléphone encore dans la main.

Et tu sais ce qui m'a fait encore plus mal que l'agression ?

C'est le silence.

L'indifférence.

Les personnes présentes autour ont vu toute la scène.

Ils m'ont regardée.

Mais aucun n'a bougé.

Aucun n'est venu m'aider.

Ils m'ont regardée comme si je méritais ça.

Comme si je n'étais qu'un spectacle de rue.

Ce jour-là, j'ai pleuré deux fois :

D'abord pour la peur,

Mais surtout pour ce que leur silence disait de moi.

Je ne portais plus de sacs à main, parce qu'on m'en avait déjà arraché plus de cinq. Alors, j'ai décidé de m'acheter des sacs à dos, des tout petits, presque comme ceux des bébés.

Je me suis dit :

« Au moins, ça passera inaperçu. »

Mais même ça ils ont continué à me les arracher. La première tentative d'agression avec mon sac à dos s'est produite près du couloir de la maison.

Ils ont essayé de l'arracher, mais ils ont échoué.

J'ai eu peur, mais j'ai gardé mon sac. La deuxième fois, c'était juste à côté de chez moi, Je partais rencontrer un

client des jus de fruits et j'étais avec mon ami Salomon. Un endroit que je pensais sûr. Mais non. Des hommes à moto m'ont arraché mon sac à dos. Ils sont partis avec mon téléphone, mon argent, et mes clés. Je suis restée là, figée, comme vidée de tout.

Trois jours après ma dernière agression, j'ai rassemblé ce qu'il me restait de courage et d'argent pour m'acheter un nouveau téléphone. J'espérais simplement pouvoir souffler. Reprendre un peu de vie normale. Mais à peine la veille de cet achat.

On m'a volé mon sac.

Encore.

Et au même endroit où on m'avait déjà volé mon premier sac et mon téléphone.

Cette fois, ils ont réussi.

Ils m'ont arraché le sac.

Et mon téléphone était à l'intérieur.

Mais par miracle, la bandoulière du sac s'est cassée.

Le téléphone est tombé par terre.

Et sans même que je comprenne ce qui m'arrivait, ils étaient déjà repartis avec le sac. J'étais figée. Choquée.

Traumatisée. Vidée.

Je me souviens avoir pensé :

« Je vais exploser. »

Parce qu'à ce moment-là, ce n'était plus de la colère, ni de la peur. C'était une fatigue profonde. Une lassitude mortelle. Je n'étais plus en sécurité nulle part, pas même dans les lieux familiers.

Je n'étais plus une personne, J'étais une cible mobile.

Pourquoi moi ?

Après toutes ces tentatives d'agressions,

Après tous ces sacs volés,

Après tous ces téléphones arrachés,

J'étais épuisée. Écrasée. Brisée.

Je ne comprenais plus.

Je ne savais même plus quoi penser.

Pourquoi moi ?

Pourquoi toujours moi ?

Qu'est-ce que j'ai fait ?

Même mes amis ne comprenaient pas.

Ils étaient témoins.

Eux aussi avaient été victimes, oui une fois, deux fois.

Mais moi, c'était chaque jour.

Chaque semaine, j'avais une nouvelle blessure.

Un nouveau sac disparu.

Un autre téléphone volé.
Un regard de trop.
Une moto de plus.
Même eux, ils finissaient par me dire :
« Mais pourquoi toi ? Pourquoi tout le temps toi ? »
Et je ne savais quoi répondre.
Parce que moi-même, je ne savais plus.
Est-ce que j'étais maudite ?
Est-ce que j'avais un signe invisible sur le front ?
Est-ce que j'étais née pour souffrir ?
À force d'être agressée, j'avais l'impression que la
persécution s'était attachée à moi.
Qu'elle me suivait, me connaissait, me reconnaissait.
Je ne me sentais plus humaine.
Je ne me sentais plus en vie.
Je me sentais, perdue dans un monde qui voulait
m'éteindre.
Un autre jour, j'étais juste en bas de mon immeuble.
Là où normalement on se sent un peu chez soi.
Et on m'a volé mon casque.
Comme si ce n'était rien.
Et le pire ?
Ils se sont moqués de moi.

Ils riaient de ma détresse, comme si j'étais une blague vivante.

Ils riaient fort, pour m'humilier encore plus.

J'ai baissé les yeux.

Pas parce que j'avais honte.

Mais parce que j'étais à bout.

Quelques jours plus tard, je suis allée faire des courses avec mon ami David.

Un moment simple, normal.

Juste aller acheter de quoi manger.

Et sur le chemin du retour

On m'a encore volé.

Ils ont arraché mon sac à dos, avec tout à l'intérieur mes courses, mon argent, mes clés, mes papiers.

Tout.

J'étais là, dans la rue.

Dépouillée.

Encore une fois.

Moi, je ne pleurais même plus.

J'étais trop habituée.

J'étais trop fatiguée.

J'étais anesthésiée.

Il ne restait plus rien à voler, sauf ma paix intérieure. Cette année-là, c'était la pire de toutes. Pas seulement pour moi. Beaucoup d'étudiants étrangers autour de moi ont été agressés. Ils ont perdu leurs téléphones, leurs machines, leurs sacs, parfois même leur paix intérieure. Mais ce qu'ils ont vécu en quelques jours, quelques semaines, moi, je l'ai vécu chaque jour. Chaque jour. Comme une malédiction, une persécution continue. Moi, je ne vivais pas des agressions ponctuelles. Je vivais une traque quotidienne.

Quand je sortais dans la rue, j'avais peur.

Quand je prenais un taxi, j'avais peur.

Quand j'allais en cours, j'avais peur.

Et même quand je restais chez moi, j'avais encore peur.

Il n'y avait aucun repos.

Aucune pause.

Aucune protection.

Les motos me suivaient. Les regards me transperçaient.

On m'arrachait mes affaires, encore et encore. On

m'insultait. On me sifflait. On me salissait par des gestes,

par des mots, par des rumeurs. J'étais devenue une cible.

Une fille seule, étrangère. C'était suffisant pour qu'on

pense que j'étais à vendre, ou à abattre. Chaque coin de

rue devenait un piège. Chaque visage inconnu devenait une menace.

Les motards m'avaient déjà remarquée. Ils allaient jusqu'à me suivre jusqu'à l'école, tentant de m'arracher mes affaires en pleine rue. À plusieurs reprises, ils m'ont menacée, harcelée verbalement, me promettant que ce n'était que le début, que je verrais ce qui m'attendait. J'étais terrifiée, traumatisée.

CHAPITRE IV : QUAND LE MONDE N'A PLUS DE RÉPONSE

J'ai commencé à être en colère contre Dieu.

Je ne comprenais plus pourquoi il me laissait subir tout cela.

Je me suis éloignée de lui,

je ne voulais plus entendre parler de lui,

je ne voulais plus prier.

Je ne comprenais plus son silence face à ma souffrance,
et chaque épreuve me faisait douter un peu plus de sa présence.

Je me suis sentie abandonnée,

comme si mes prières n'avaient jamais été entendues.

Je voulais juste fuir cette réalité,

cette angoisse qui me dévorait de l'intérieur.

J'étais traumatisée pendant des mois,

au point de ne plus pouvoir sortir seule de chez moi.

Mes amis et surtout David m'accompagnaient pour aller
et revenir des cours,

mais même avec eux, je ne me sentais pas en sécurité.

J'ai dû payer un motoman en qui j'avais un peu confiance,
pour m'accompagner à l'école et me ramener.

Cela devenait une nécessité,
un moyen de fuir les agressions, les insultes,
et les poursuites incessantes.

Pendant deux mois, j'ai vécu comme ça,
enfermée dans une sorte de prison mentale
où sortir seule était devenu un danger quotidien.

J'avais développé une peur profonde des sacs,
qu'ils soient à dos ou à main.

Ils me rappelaient trop de mauvais souvenirs,
de violence, de perte, de douleur.

Le simple fait d'en porter un me mettait en état d'alerte,
comme si j'attendais à chaque instant qu'on me l'arrache
à nouveau.

Mais ce qui me glaçait le sang plus que tout,
c'était le bruit des motos.

En marchant dans la rue,
chaque ronronnement de moteur me faisait sursauter.

Je fuyais, instinctivement, sans réfléchir,
comme si c'était une question de vie ou de mort.

J'étais en permanence sur le qui-vive,
épuisée, vidée, usée par cette peur constante
qui me suivait comme une ombre.

Ce qui m'a le plus blessée, c'est de constater que, dans tout cela, les autres personnes, témoins de la scène, n'intervenaient jamais. Pire encore, certains les encourageaient, comme si nous, les étrangers, méritions ce traitement. Même la police semblait être de leur côté. Lorsqu'on avait des preuves tangibles pour porter plainte contre un agresseur, elles étaient ignorées. La police refusait d'agir, comme si notre douleur n'avait pas de valeur. Au lieu d'arrêter les coupables, on nous condamnait, nous, les victimes.

Je m'étais réfugiée dans le sommeil. Dormir des heures, parfois des jours entiers, était devenu ma manière de fuir la réalité. Je préférais le silence de mes rêves à la voix de mes amis. Pourtant, avant, je passais en moyenne huit heures par jour au téléphone avec eux. J'avais su garder de bonnes relations avec mes amis de mon pays, et leur compagnie virtuelle m'aidait à supporter la solitude. Mais même ça, j'avais fini par l'abandonner.

Je fuyais la société. Je restais enfermée dans ma chambre, des semaines entières parfois, sans sortir, à peine nourrie. Déjà que je ne suis pas une grande amatrice de nourriture, dans cet état, tout me dégoûtait davantage. Mes amis faisaient tous pour me remonter le moral et me faire

sortir de ma chambre surtout David, il a été très présent dans cette période sombre de ma vie et ne voulait pas me voir sombrer et rester seule.

Et puis, il y a eu lui. Il m'a secouée. Il m'a dit d'arrêter de me laisser couler, que j'étais plus forte que ça. Que la vie, c'était aussi ça : des déceptions, des trahisons, des douleurs qu'on n'explique pas. Mais que tant qu'on respire, on avance. Il m'a dit : « Tu vas vivre encore bien des choses, jusqu'à ta mort. Alors vis. »

Malgré tous les soutiens. Malgré les appels, les mots réconfortants, les bras ouverts de mes amis, de ma famille, des connaissances. Ce n'était pas évident. Rien n'effaçait ce que je ressentais.

J'étais toujours déprimée.

Toujours anxieuse.

En colère contre tout le monde, contre tout, même parfois sans raison.

Je vivais sous tension, sous pression, sous les nœuds.

À chaque bruit, je sursautais.

À chaque regard, je me défendais, même quand personne ne m'attaquait.

Je ne faisais plus confiance à rien, ni à personne.
Même l'amour me faisait peur.
Même les gestes simples devenaient une menace.
Je souriais parfois... mais au fond,
Je survivais.
Et j'ai compris une chose :
Aucun humain ne pouvait vraiment me comprendre.
Personne ne pouvait porter ce que je portais en moi.
Alors j'ai cherché un refuge plus grand.
Un endroit où je pourrais déposer ma colère, mes larmes,
mes cauchemars.
Et c'est en Dieu que j'ai trouvé ce refuge.
Pas dans une église au départ. Pas dans des prières toutes
faites. Mais dans un cri silencieux, lancé du fond de mon
cœur :
« Si tu es là, Seigneur, je t'en supplie, cache-moi. »

CHAPITRE V : DISCRIMINATIONS PROFESSIONNELLES

Quand je suis arrivée dans ce pays, certains des Étudiants déjà sur place m'ont raconté leurs expériences. Au début, j'ai cru que c'était des blagues. Ils disaient qu'ils avaient fait des formations complètes, parfois même avec de très bons résultats, mais, qu'aucune entreprise ne voulait d'eux pour un stage durant toute leur formation. Ils avaient appris la théorie, parfois même un peu de pratique à l'école. Mais jamais de vrai stage en entreprise.

Et pas parce qu'ils ne voulaient pas. Mais parce qu'ils étaient rejetés. Parce qu'ils étaient étrangers.

En première année, j'avais un stage d'un mois à effectuer dans une entreprise, comme ouvrière stagiaire. On nous avait affectés à une société publique pour acquérir de l'expérience de terrain. Mais à peine arrivés, la désillusion a été immédiate l'entreprise nous a tout simplement renvoyés chez nous.

Pas pour manque de travail.

Pas parce qu'on avait fait une erreur.

Mais parce qu'ils n'avaient rien à faire de nous.

Ils ne voulaient pas nous voir sur les chantiers.

Ils ne voulaient pas nous voir sur le terrain.

Ils ne voulaient pas nous voir, tout court.

Alors, on nous a envoyés ailleurs. On nous a redirigés vers nos maisons à y rester C'était un stage fantôme, une mascarade.

Un prétexte administratif pour ne pas nous intégrer, pour éviter de nous former.

Et là, j'ai compris que même nos stages censés nous rapprocher du monde professionnel étaient une barrière de plus à franchir. Et que même là, on ne voulait pas de nous.

Mon stage de deuxième année n'a pas été différent. Il s'est déroulé à la maison. Encore une fois, l'entreprise dans laquelle j'avais été affectée m'a renvoyée chez moi, sans aucune activité à me confier, sans cadre, sans suivi. Ce stage, censé être bureautique, n'a eu de bureau que le nom. J'étais seule chez moi, à essayer de créer un contenu fictif pour justifier ma présence dans un rapport. Aucun encadrement, aucun contact, aucune considération. C'était devenu une habitude : on ne nous intégrait pas, on nous écartait. On nous déposait sur la liste des stagiaires, mais on nous effaçait de la réalité. J'ai donc « fait » mon

stage chez moi, sans avoir appris quoi que ce soit du monde de l'entreprise. Et chaque fois que je rendais mes rapports, je le faisais avec amertume, avec ce sentiment de tricher... parce que personne ne m'avait donné la chance d'apprendre vraiment. Mon stage de troisième année s'est déroulé, dans une entreprise très connue du domaine des matériaux de construction. Sur le papier, c'était une belle opportunité. En réalité, ce fut une nouvelle déception. Oui, c'était un stage pratique.

Oui, j'étais dans un vrai cadre professionnel. Mais rien n'était équitable. Par rapport aux autres stagiaires de ce pays, je n'étais pas suivie, je n'étais pas encadrée, je n'étais pas orientée. Je faisais partie du décor, mais pas du projet. Ils me cachaient les formulations, ils me refusaient l'accès à certains documents, surtout ceux du département de recherche et de développement. J'étais tenue à l'écart de tout ce qui était sensible ou stratégique. Pas de droit de lecture sur les fiches de formulation. Pas d'explication sur les processus clés. Rien. Juste ce qu'il fallait pour cocher la case « présente ».

Même la rédaction de mon rapport de stage a été un supplice. Je ne pouvais même pas nommer clairement

les matériaux ou les procédés : j'étais obligée d'utiliser des initiales, de bâcler ma présentation, pour ne pas divulguer de secrets industriels. Comme s'ils avaient peur que je vende leurs idées. Comme si j'étais une menace. Et à la fin, j'ai compris : on ne voulait pas que j'apprenne. On voulait juste que je sois là, silencieuse, invisible, docile. L'école était censée soutenir les projets des étudiants. C'était même inscrit dans les règlements internes : toute initiative de recherche dans notre domaine pouvait bénéficier de matériel, de suivi, et parfois de financement. J'ai donc déposé une demande de soutien, claire, structurée, avec un vrai potentiel. Mon projet s'inscrivait parfaitement dans notre spécialité, il demandait juste un peu plus de formulations, de tests, de matières premières, et d'encadrement. Rien de plus que ce que d'autres avant moi avaient déjà reçu.

Mais ma demande a été refusée. Pas à cause de la qualité du projet. Mais parce que je n'étais pas la bonne personne. Je n'ai jamais eu accès au matériel dont j'avais besoin. Je n'ai jamais eu le financement que d'autres ont obtenu. Je n'ai jamais été suivie comme les autres.

Pourquoi ? Parce que j'étais étrangère.

C'est aussi simple que ça.

Si j'avais été de ce pays, ou du moins perçue comme "plus proche", ils auraient organisé mon accompagnement. Ils auraient compris mes efforts. Ils auraient cru en moi.

J'ai fait trois ans d'études dans ce pays,
sans jamais mettre les pieds sur un vrai chantier,
sans jamais voir une dalle se couler,
sans jamais observer une équipe travailler la structure,
sans jamais poser la main sur une installation réelle.
Et là, je me regarde, diplôme en main, et je me dis :

Je suis ingénieure sur le papier. Mais pas ingénieure dans la pratique. Je suis diplômée, oui. Mais privée de terrain, privée d'expérience. Pas parce que je ne voulais pas apprendre, mais parce qu'on m'a empêchée d'apprendre.

CHAPITRES VI : LA SORTIE DE L'OMBRE DES TÉNÈBRES

C'est au fond du gouffre, alors que j'avais tourné le dos à Dieu, que j'ai retrouvé sa main tendue. Un jour, sur l'invitation de mon ami David, je suis entrée dans une magnifique église. Je n'y allais pas pour prier au départ, mais pour chercher un peu de calme, un coin où respirer. Et là, quelque chose s'est passé. Ce n'était pas spectaculaire, mais c'était réel. Petit à petit, la paix est revenue. Je me suis laissée porter par la chaleur des chants, par la force douce des prières.

J'ai rejoint le groupe d'intercession, et avec eux, j'ai appris à prier pour les autres, et sans m'en rendre compte, je priais aussi pour moi-même. Les jours sont devenus moins lourds, le poids du sac à dos n'était plus un rappel des agressions, mais juste un sac. Le bruit des motos ne me glaçait plus le sang. Je marchais de nouveau seule. Libre. Vivante.

J'ai recommencé à rester avec mes amis, à rire un peu, à parler, à partager des repas, à sortir m'amuser avec eux, à passer des journées et soirées avec eux surtout avec David qui me boostait à ne pas rester seul et passait son temps à

venir me tenir compagnie durant des journées et soirées entières, grâce à lui j'ai passé beaucoup de beaux et bons moments et ça m'aidait beaucoup à surmonter ces épreuves. Ce qui me semblait impossible quelque temps plus tôt, supporter la présence des populations est devenu supportable. Je n'étais plus remplie de haine, je n'étais plus écoeurée à chaque regard. J'avais pardonné. Pas pour eux, mais pour moi.

Le pardon m'a libérée. Et mes amis m'ont portée, ils ont été mes piliers silencieux, ceux qui restaient quand je m'effondrais. Grâce à eux, je n'étais pas seule. Grâce à eux, je me relevais. À travers tout cela, j'ai compris une chose essentielle, on a toujours besoin des autres dans la vie. Peu importe où ils se trouvent, peu importe la distance, quand l'amour et le soutien sont sincères, ils traversent les frontières, les tempêtes, les silences. Et celui qui a toujours été là pour moi, dans les larmes, les chutes, les nuits sombres, celui qui m'a aidée à traverser ces moments, c'est lui. Il a été une lumière dans l'ombre, un souffle quand je suffoquais, un ange déguisé en homme. Toujours à l'écoute, toujours patient, toujours là, même quand je ne le disais pas. Il a été mon refuge, mon roc, mon allié. Et

rien que pour ça, je lui dois une immense part de ma force aujourd'hui.

Après toutes ces épreuves, j'ai amélioré ma relation avec Dieu. Je ne le fuyais plus. Je ne lui en voulais plus. J'ai compris que ces tempêtes, aussi douloureuses soient-elles, n'étaient pas là pour me briser, mais pour me transformer. J'avais besoin de ces épreuves pour grandir. J'avais besoin de ces larmes pour apprendre à sourire autrement. J'avais besoin de ces chutes pour apprendre à me relever seule. Car aujourd'hui, la fille de 21 ans que j'étais,

n'est plus la même que celle de 24 ans que je suis devenue. Je ne suis plus cette jeune fille naïve, pleine de rêves flous. Je suis une femme forgée dans le feu de l'injustice, dans la solitude, dans la foi retrouvée. Et je remercie Dieu de m'avoir tenue debout, même quand je ne le voyais plus.

Grâce à Dieu, j'ai validé mon année avec succès, et j'ai soutenu mon mémoire avec la mention Excellente. Ce fut une immense joie pour moi. J'avais obtenu mon diplôme et cette réussite m'a profondément réjouie le cœur. J'étais fière de moi, et mes parents l'étaient tout autant. Après tant d'épreuves, de solitude, d'humiliations et de combats, ce diplôme représentait bien plus qu'un

bout de papier, c'était la preuve vivante que je n'avais pas souffert pour rien.

Et malgré tout ce que j'ai enduré, c'est dans ce pays que j'ai obtenu le diplôme que je désirais tant. Ce diplôme d'ingénieur, que mon pays d'origine n'avait pas pu m'offrir, je l'ai arraché ici, dans la douleur, mais avec fierté. Ce pays, avec toutes ses contradictions, m'a donné une chance que je n'avais pas ailleurs.

Et pour cela, je reste reconnaissante.

CHAPITRES VII : REFUSÉS JUSQU'AU DÉPART

Dans ce pays, prendre un taxi, un bus ou même marcher dans la rue quand on est étranger, c'est un combat quotidien. Je ne savais pas que le simple fait de se déplacer pouvait devenir une source d'angoisse, de peur et parfois même d'humiliation. Mais très vite, j'ai compris que pour les étrangers, ici, le transport n'est pas un service. C'est une épreuve. Il m'est arrivé d'attendre des heures au bord de la route parce qu'aucun taxi ne voulait s'arrêter. Ils me voyaient et accéléraient. D'autres s'arrêtaient, me regardaient de haut en bas, puis repartaient sans un mot. Et quand, par miracle, un taxi acceptait de me prendre, c'était pour me faire payer plus, me parler mal, ou me faire des avances sexuelles déplacées. Dans les voitures de particuliers, c'était encore pire. Certains hommes me proposaient carrément des relations en échange d'un trajet. D'autres tentaient de me toucher pendant le transport. Après le discours du président en 2023, tout a basculé. Le peu de respect, de tolérance, de service qu'il nous restait s'est effondré d'un coup. Les transports sont devenus un

calvaire absolu pour nous, les étrangers. Prendre un taxi est devenu presque impossible. On pouvait attendre une à deux heures au bord de la route. Parfois sous le soleil, parfois la nuit, par peur, par besoin, mais toujours avec l'angoisse. Les taxis refusaient de nous prendre, même avec nos papiers en règle. Nous étions étudiants, résidents légaux, mais ce n'était pas suffisant.

On nous disait :

« Si je te prends, la police va m'arrêter. »

Et ce n'était pas une excuse.

C'était la réalité.

Des chauffeurs avaient été arrêtés simplement parce qu'ils avaient transporté des étrangers, comme si nous étions des clandestins par défaut, comme si notre présence seule était une infraction.

Alors nous avons dû marcher.

À pied.

Pour aller au stage et à l'école.

Pour aller faire les courses.

Pour visiter un ami.

Pour respirer un peu.

Mais même à pied, nous n'étions pas en sécurité.

La police nous arrêtait, nous fouillait, nous traitait comme

des criminels. Ils nous pilaient, nous regardaient avec méfiance, nous interrogeaient comme des suspects. Tout cela parce que nous étions étrangers, dans une voiture ou sur le trottoir. Même dans une voiture arrêtée, même avec des papiers, on était automatiquement considérés comme clandestins.

Comme une honte mobile.

Et là, j'ai compris :

Ma couleur était devenue une raison d'arrestation.

Un motif de rejet.

Un danger public.

Ensuite, il y a eu les taximen profiteurs.

Ceux qui voyaient en chaque femme étrangère une proie facile.

Ils crachaient sur nous au départ, nous insultaient, nous humiliaient. Mais dès qu'ils acceptaient de nous prendre, c'était pour nous facturer le double, voire le triple du tarif normal.

Certains nous demandaient 10 à 20 pour un trajet qui en valait à peine 3 ou 5.

Et quand on protestait, ils disaient :

« C'est risqué pour moi. Je prends un risque avec la police. Tu dois payer plus. »

Comme si notre existence dans leur voiture était un crime.
Comme si nous devions acheter notre droit d'être transportées.

Et le pire, c'est que souvent, ils prétextaient la climatisation, ou inventaient des frais imaginaires.

Une fois, un chauffeur m'a dit :

« Le compteur affiche 5, mais avec toi c'est 10. Tu es étrangère, tu es un risque. »

On a vécu cela plusieurs fois, entre amies, entre camarades, entre survivantes. Des trajets sous tension, des regards sales dans le rétroviseur, des mains parfois trop proches de nos genoux, et cette peur constante de se faire agresser ou arnaquer.

Mais on n'avait pas le choix.

Il fallait payer.

Il fallait se taire.

Parce que parler, c'était risquer d'être abandonnées au bord de la route

Même au moment de partir, ce pays ne voulait pas nous laisser partir dignement. Quand on devait se déplacer pour quitter la ville, pour rejoindre l'aéroport ou un point de départ, ce fut un cauchemar. Certaines agences de

transport refusaient de nous vendre des tickets. On entrait dans les guichets, et on nous disait sans détour :

« Non, on ne vous transporte pas. »

On refusait de nous héberger dans certains logements de transit, on refusait de nous laisser monter dans les bus ou les voitures, juste parce que nous étions étrangères.

Il arrivait que des chauffeurs disent :

« Si tu veux venir avec moi, c'est oui ou non. Tu viens comme je veux, ou tu ne viens pas. »

Parfois, il fallait appeler la police pour justifier que nous étions des étudiants légaux. Les policiers devaient ordonner aux transporteurs de nous accepter à bord. Même pour quitter ce pays, ce pays nous a humiliés. Le simple fait de vouloir acheter un ticket pour rejoindre l'aéroport est devenu un combat administratif, racial et mental.

On ne voulait pas de nous pendant qu'on étudiait,
On ne voulait pas de nous dans les transports, Et même
quand on voulait partir, On ne voulait toujours pas de nous.

**QUATRIÈME ANNÉE :
LA NOUVELLE VIE DE
DONIA**

CHAPITRE I : LE NOUVEAU DÉPART DE DONIA

Après avoir traversé toutes ces tempêtes, ces nuits sans sommeil, ces larmes versées en silence et ces blessures invisibles qui m'ont marquée à jamais, je suis enfin arrivée à une sorte de paix intérieure. L'année 2024 s'est achevée avec la remise de mon diplôme, symbole de ma persévérance, de mes sacrifices et de ma foi retrouvée. J'avais retrouvé une certaine tranquillité d'esprit. J'avais pardonné, j'avais guéri, et surtout, j'avais appris. Appris à aimer la vie malgré tout, à me relever même quand tout semblait perdu. Grâce au soutien de Dieu, de Lui, mes mères, de mes amis, et de quelques âmes bienveillantes croisées sur mon chemin, j'ai pu refermer un chapitre douloureux de ma vie.

Alors que beaucoup choisissaient de rentrer dans leur pays et d'autres allés dans d'autres pays pour continuer les études, moi, j'ai décidé de rester encore une année dans ce pays. Non pas parce que je ne rêvais pas du retour, mais parce que je voulais savourer cette paix retrouvée. Je voulais vivre, pleinement, sans peur, sans fuir, sans me cacher.

Avec le temps, j'ai fini par comprendre que toutes les souffrances que j'avais vécues dans cette ville n'étaient pas forcément représentatives du pays. Des populations eux-mêmes m'ont expliqué que ce comportement hostile, cette haine visible, venait surtout de certains habitants de ma ville de résidence, connus pour être plus fermés, plus durs envers les étrangers. Ils m'ont parlé d'autres villes où la mentalité était différente, plus ouverte.

Je ne savais plus à qui faire confiance, mais je voulais croire que le changement était possible. J'avais besoin de lumière, de respiration, d'un environnement nouveau. Alors, j'ai pris une décision radicale. Quitter la ville. Laisser derrière moi les rues où j'avais pleuré, les couloirs où j'avais été humiliée, les murs qui avaient enfermé ma peur et ma colère. J'ai décidé de déménager dans une autre ville. De m'installer dans la capitale pour recommencer ma vie, du mieux que je pouvais. Ce départ n'était pas un abandon, mais une renaissance. J'emportais avec moi tout ce que j'avais appris, tout ce que j'avais enduré, mais aussi l'espoir qu'ailleurs, ça pouvait être différent. Que dans une autre ville, je pourrais retrouver un peu de paix, un peu d'humanité.

Une fois mon diplôme en poche, une nouvelle question s'est posée à moi : que faire maintenant ? Je n'étais plus étudiante. Je n'étais plus enfermée dans ce rythme scolaire qui dictait ma vie. Pour la première fois depuis longtemps, j'avais la liberté de choisir ma voie.

J'ai pris le temps de réfléchir, de prier, d'écouter mon cœur. Et j'ai su ce que je voulais : me lancer dans le monde du travail. Pas seulement pour gagner ma vie, mais pour me forger une véritable expérience professionnelle. Pour comprendre les réalités du terrain, pour grandir autrement que dans les salles de classe.

Je me suis dit que je resterais encore un an, le temps d'acquérir les compétences qu'on n'enseigne pas dans les livres. Ce ne serait pas une fin, mais un passage. Une étape avant d'envisager un autre pays, une autre aventure. J'étais encore debout, et malgré tout ce que j'avais traversé, j'avais encore des rêves. Je pensais que les choses allaient être différentes. J'avais quitté la ville le 01 septembre 2024 avec l'espoir de tourner la page, de recommencer ailleurs, de respirer enfin. Mais j'ai été trop surprise, désarçonnée même, par mon installation dans mon nouvel appartement. Ce que j'imaginais comme un nouveau départ s'est transformé en un autre chapitre de défis inattendus.

CHAPITRE II : LA SURPRISE

Lorsque j'ai emménagé dans mon nouvel appartement à la capitale, je pensais pouvoir enfin échapper au passé, recommencer à zéro. Mais au lieu de cela, j'ai eu l'impression de me retrouver dans la même situation, la deuxième fois, j'ai failli être victime d'une agression. C'était comme du déjà-vu, mais cette fois, c'était différent. Ce n'était pas seulement la peur qui pesait sur moi, mais le choc, la prise de conscience que cela pouvait arriver si vite.

Nous nous promenions simplement, essayant de nous repérer dans ce nouveau quartier, lorsque le groupe de garçons est apparu. Ils nous ont poursuivis pour nous violés, leurs moqueries résonnant dans nos oreilles. Je n'en croyais pas mes yeux. Je venais juste d'arriver. Je n'étais même pas là depuis deux jours, et déjà, je me retrouvais confrontée à quelque chose que je pensais avoir laissé derrière moi.

Ma colocataire, elle aussi, était choqué. Elle m'a dit : « Je n'ai jamais vu ça depuis que je suis ici. » Ses mots étaient un cruel reflet de la façon dont ces actes d'agression étaient devenus banals.

J'étais furieuse, au-delà des mots. Comment était-il possible qu'à peine arrivée dans ce nouvel endroit, je sois déjà en train de revivre ce cauchemar ? La réalité m'a frappée de plein fouet : plus j'essayais de fuir, plus je me rendais compte que le monde était rempli de ces menaces silencieuses, partout où j'allais.

Durant mes déplacements, les tentatives d'agression devenaient de plus en plus fréquentes. Je ne me sentais jamais vraiment en sécurité. Des fois, je me faisais voler mes sacs à mains, mes sacs à dos, et bien que j'aie eu quelques taxis qui m'ont avertie des dangers, c'était comme une spirale sans fin. Il y' a eu un an où ils m'ont carrément arraché mes sacs, me laissant complètement abasourdie. À chaque fois, c'était un choc supplémentaire. Je n'arrivais pas à croire que ça pouvait m'arriver encore, que ce sentiment de vulnérabilité revenait sans cesse.

À chaque agression, chaque vol à la tire, je me sentais de plus en plus fragile. La peur m'envahissait à chaque sortie. Je n'étais plus sûre de moi, plus sûre de mes actions. Surtout avec mes sacs, j'avais peur de sortir à nouveau avec eux, que ce soit des sacs à main ou à dos. C'était devenu une angoisse constante. Les motos, ces taxis masculins, tout me mettait en alerte. Je devenais obsédée

par chaque détail, me forçant à surveiller sans cesse tout ce qui se passait autour de moi, redoutant un autre incident, un autre vol, une autre agression. C'était une vie où la peur s'invitait dans chaque instant, dans chaque mouvement.

Grâce à Dieu, j'ai pris la décision de chercher un emploi. Mais ce que j'ai découvert m'a frappée de plein fouet. La réalité était cruelle. Ce pays ne donnait pas de travail aux étrangers dans leur pays. Non, ce n'était même pas les emplois des ouvriers ou des domestiques qu'on pourrait imaginer. C'était bien pire. Les emplois pour les personnes comme moi, ceux qui ne correspondaient pas à leur vision de l'ordre social.

C'était comme si ma place n'existait nulle part, à moins de me contenter de travaux précaires et dégradants. L'injustice me frappait à chaque porte, à chaque entretien. Je me retrouvais confrontée à un système qui me rejetait non seulement à cause de ma couleur de peau, mais aussi à cause de mon statut d'étrangère. Je n'avais pas le droit de prétendre à une place parmi eux, pas dans un domaine où ils décidaient que je n'avais pas ma place.

J'ai découvert que le système de ce pays ne voulait pas que nous, étudiants étrangers, restions dans leur pays après nos études. C'était comme une règle tacite : un étudiant sur

dix, tout au plus, parvient à rester, et encore, c'est souvent une mission impossible. Le système est fait de telle manière qu'une fois la formation terminée, la seule option qui nous est offerte est de quitter le pays. Il était inconcevable qu'un étudiant étranger, surtout venant de pays comme le mien, puisse s'installer dans ce pays. C'était un obstacle invisible mais bien réel, un mur qu'on ne pouvait franchir. Ce genre de possibilité n'existait pas vraiment pour nous.

J'ai décidé de m'orienter vers des petites offres de travail, des tâches de ménage, des call centers, des emplois d'assistante de direction ou de secrétaire. Mais à chaque étape, la réalité était bien plus dure que ce que j'avais imaginé. À chaque entretien, à chaque nouvelle opportunité, j'ai été confrontée à des tentatives de harcèlement, tentatives de viol et de propositions indécentes. On ne me voyait pas comme une professionnelle, mais comme un objet sexuel. C'était comme si, simplement parce que j'étais une femme étrangère, mon corps était un terrain de conquête. Au lieu d'être vue pour mes compétences, on me voyait comme un prétexte à des avances inacceptables.

On voulait me réduire à un simple rôle de "plaisir" avant même de me permettre de montrer ce dont j'étais capable. Chaque rencontre avec ces enquêteurs ou recruteurs était une épreuve, et je me sentais comme une proie, forcée de survivre dans un environnement hostile, où mon sexe et ma couleur de peau étaient une invitation à être exploitée. Un jour, lors d'un entretien d'embauche, je me suis retrouvée face à un interprète assermenté très connu, qui recherchait une secrétaire. Au début, tout semblait normal. Mais très vite, son attitude a changé : il a commencé à me caresser les mains sous prétexte de bienveillance. J'étais figée. Puis, lorsqu'il s'est levé pour me serrer dans ses bras, j'ai vu qu'il était visiblement excité. J'ai été choquée. La peur m'a envahie. Sans réfléchir, j'ai pris mes affaires et je suis partie en courant, profondément troublée et humiliée. De retour chez moi, je tremblais encore.

À la recherche d'un emploi, je me suis souvent tournée vers des petits boulots : femme de ménage, téléopératrice dans des call centers, ou même assistante dans des salons de beauté. Mais très vite, j'ai découvert une autre réalité, brutale et dégradante. Certains recruteurs me demandaient des photos intimes de mes seins, de mes fesses sous

prétexte d'un recrutement. J'étais dépassée. Et quand tu te rendais aux entretiens, beaucoup essayaient de te forcer, de t'agresser, sans aucun respect ni crainte de la loi.

Apparemment, ces abus étaient fréquents. Nombreuses sont les femmes étrangères, qui subissaient ces violences quotidiennement, dans le silence. Et parler ne servait à rien. Personne ne t'écoutait. Au contraire, on te culpabilisait, on te réduisait à ton apparence, à ta couleur. J'ai appris à quel point être étrangère pouvait devenir une cible pas seulement de racisme, mais aussi de prédation.

J'ai cherché dans des entreprises, j'ai cherché des opportunités dans mon domaine, mais je n'ai été retenue nulle part. Pas même une interview. Rien. Et là, j'ai eu cette révélation qui m'a profondément déçue. J'ai découvert qu'il n'y avait aucune entreprise de mon pays natal dans mon pays d'accueil. Pourtant, c'était l'inverse dans mon pays natal : là-bas, de nombreuses entreprises de mon pays d'accueil opéraient et employaient des étrangers. Cela m'a fait l'effet d'un coup de massue. Comment se faisait-il que dans mon pays natal, de nombreuses populations d'ici travaillaient, mais qu'ici,

aucun étranger de mon pays ne semblait avoir sa place dans les entreprises locales ? J'étais abasourdie. Comment était-ce possible ? Pourquoi n'y avait-il pas de places pour nous, les étudiants étrangers, dans le pays où nous avions passé des années à étudier, à lutter pour notre avenir ? C'était une double peine : être dans un pays où l'on n'était pas accepté, où l'on n'avait pas de place, alors même que d'autres étrangers occupaient des postes sans aucune difficulté chez nous.

CHAPITRE III : TROMPÉE JUSQU'AU BOUT

Cela faisait des mois que j'étais à dans cette nouvelle ville, sans travail, sans stabilité. Je tournais en rond, je frappais à toutes les portes, mais rien ne s'ouvrait. J'étais fatiguée, découragée presque résignée. Et un jour, un camarade de ce pays d'accueil qui aimait me dire qu'il tient beaucoup à moi m'a appelée. Il m'a dit avec enthousiasme :

« Ah Donia ! J'ai trouvé du travail pour toi ! J'ai un ami qui cherche quelqu'un pour l'aider. Je t'ai proposé, il a accepté. Il faut juste venir, tu vas signer un contrat et travailler avec lui. »

Sur le moment, j'ai cru que c'était la réponse à mes prières. Enfin une opportunité. Enfin une chance de me relever. Je me suis préparée, j'ai rassemblé mes papiers, mon courage, mes espoirs et je suis allée le retrouver.

Mais une fois le contrat de travail signé, j'ai vite compris :

Ce n'était pas une offre d'emploi.

Ce n'était pas un vrai contrat.

Ce n'était rien d'autre qu'un piège, une manipulation.

Après la signature du contrat, je suis rentrée chez moi avec un sentiment de doute. Le document était en langue étrangère, alors que je pensais qu'on allait me le remettre en français, comme convenu. J'ai senti quelque chose d'étrange. Alors j'ai décidé d'appeler mon camarade, celui en qui j'avais confiance, pour lui demander des explications.

Je lui ai dit :

« Tu m'avais dit que le contrat serait clair, que tout était sérieux... Mais tu m'as menti. »

Et lui, au lieu de me rassurer honnêtement, m'a répondu :

« Fais-moi confiance. Ce n'est rien. Ne t'inquiète pas. Tu vas commencer à travailler bientôt, il faut juste les projets. »

Mais tout ça était faux. Le contrat, c'était un piège. Et il le savait. Il m'a regardée droit dans les yeux, il m'a juré que tout allait bien. Mais derrière ses mots, il manipulait la vérité. Et moi, je n'avais rien pour me défendre. Après des jours de silence et d'attente, j'ai décidé de prendre les choses en main. Je me suis adressée directement à l'entreprise avec laquelle j'avais signé ce contrat soi-disant professionnel.

Le responsable m'a répondu avec une froideur choquante :

« Nous n'avons jamais eu l'intention de vous recruter. Votre dossier n'a servi qu'à compléter notre offre pour un appel d'offres public. Votre camarade était au courant. Il a accepté pour vous. » Je suis restée sans voix.

Mon camarade savait ?

Il était complice de ce mensonge ?

De cette manipulation ?

Il m'avait regardée dans les yeux, il m'avait dit de patienter et il savait que je ne travaillerais jamais là-bas. Je me suis sentie trahie, salie, effacée. Utilisée comme un simple nom sur un contrat, un passeport pour d'autres, mais jamais comme une personne. Et quand je l'ai confronté, il ne m'a pas nié. Il m'a seulement dit :

« Ce n'est pas si grave. Tu as signé. »

À cet instant, j'ai compris que j'étais seule. Et j'ai laissé tomber le projet de chercher le travail.

CHAPITRE IV : CARTE DE SÉJOUR

Dans ce pays, les histoires de carte de séjour étaient un combat quotidien. Tout le monde courait après ce bout de papier comme si sa vie en dépendait et en réalité, c'était bien le cas. Avoir ses papiers, c'était exister. C'était pouvoir respirer sans avoir peur. Chaque année, des milliers d'étrangers faisaient la queue, dossiers en main, avec l'espoir que cette fois-ci serait la bonne. Mais souvent, rien ne sortait. Pas de réponse. Pas de carte. Juste le silence. On te disait que c'était pareil pour tout le monde, que c'était en cours, ou alors on ne disait rien du tout. Des étudiants renouvelaient leur demande chaque année, sans jamais recevoir la carte précédente. C'était comme un cercle sans fin. Ils vivaient entre deux statuts, entre deux papiers temporaires, avec seulement une attestation pour prouver qu'ils étaient en règle pour l'instant. Et malgré tout ça, ils allaient en cours. Toujours là, fidèles, face aux professeurs, comme si de rien n'était. Par la grâce de Dieu, j'avais cette chance que ma carte de séjour finisse toujours par sortir, tous les quatre à six mois maximums. C'était long, mais au moins elle finissait par

arriver. J'avais cette faveur-là, parce que Dieu était avec moi. Mais tous n'avaient pas cette chance.

Et financièrement, c'était l'enfer. Sans carte de séjour, on ne pouvait pas toucher l'argent qu'on nous envoyait. Les attestations provisoires ne suffisaient pas : sans le titre officiel, impossible de récupérer l'argent pour le loyer, pour manger, pour survivre. Imagine tous ces étudiants qui n'avaient pas la carte, qui étaient obligé même parfois de demander à un ami d'utiliser sa carte, pour retirer un peu d'argent. C'était douloureux. Une douleur silencieuse, cachée derrière des sourires fatigués et des « ça va » automatiques. Même pour prendre un simple bus, il fallait brandir la carte de séjour. Pour postuler à un stage ? Carte de séjour. Pour demander un visa ou quitter la région ? Encore la carte. Sans ce titre, j'étais clouée sur place. Les administrations, la police, même les compagnies de transport refusaient de reconnaître l'attestation provisoire qu'eux-mêmes nous délivraient. « Ce n'est pas une vraie carte », disaient-ils, en me rendant le bout de papier tamponné quelques semaines plus tôt par leurs propres services.

Comment pouvaient-ils exiger un document dont ils n'acceptaient pas la version provisoire ? Nous étions

dépassés. Beaucoup d'étudiants en sont restés traumatisés : ils possédaient officiellement un droit de séjour, mais dans la pratique, c'était comme si de rien n'était. Sans la fameuse carte plastifiée, tu n'existais pas. Tu ne pouvais ni voyager, ni travailler, ni même louer une chambre sans supplier quelqu'un de cautionner ton absence de « vrais » papiers. On apprenait à vivre dans les interstices, à se faufiler entre les règles. Mais chaque contrôle de police, chaque rendez-vous administratif redevenait un champ de mines. Le problème que nous rencontrions dans ce pays n'était pas isolé. C'était le même combat que vivent des milliers d'étudiants étrangers à travers le monde. Partout, ils font face aux mêmes difficultés : des démarches longues, incompréhensibles, et souvent injustes. Ce ne sont pas seulement des histoires de papiers ou de dépôts de dossier.

Ce sont des problèmes profondément enracinés, des mécanismes bureaucratiques qui fatiguent, qui usent, qui humilient parfois. C'est un mal global. Une douleur partagée. Et pourtant, chacun la vit dans le silence, comme si c'était une épreuve personnelle. Alors qu'en vérité, c'est tout un système qui broie les étrangers, surtout les étudiants.

CHAPITRE V : LA PERTE D'UN PROCHE

Je pensais que ma douleur était derrière moi.

Que j'avais tout vécu.

Mais non.

La vie m'a infligé l'épreuve la plus cruelle :

la perte d'un proche.

J'ai perdu Abraham. Mon ami, mon confident, mon grand frère de cœur, celui que Dieu m'avait donné dans ce pays, pour adoucir mes jours sombres. Il m'appelait toujours « ma fille unique » et moi, je l'appelais « Papounet » en rigolant, parce qu'il me protégeait, parce qu'il m'écoutait, parce qu'il me comprenait.

Sa présence me donnait l'impression que tout irait bien, qu'importe ce que j'affrontais dehors. Avec lui, j'étais forte. J'étais moi. Et puis un jour, il est parti. Sans prévenir. Sans un mot. Et j'ai senti mon monde s'écrouler, encore une fois. Deux mois après notre remise de diplôme en plein décembre 2024 alors que je pensais que la vie allait doucement reprendre un cours normal, la nouvelle est tombée.

Abraham est mort.

Je n'ai pas cru.

Je n'ai pas voulu croire.

Je suis restée figée.

Choquée. Traumatisée. Inconsolable.

C'était impossible pour moi d'imaginer ce monde sans lui.

Il comptait tellement pour moi. Et je savais qu'à ses yeux, je comptais aussi.

On s'était promis de se revoir dans cinq ans. Avec nos familles.

Nos vies construites. Nos rires d'adultes avec la complicité de nos souvenirs d'étudiants. Mais ce rêve-là aussi s'est brisé. Comme tant d'autres dans ce pays. Je n'ai même pas pu lui dire au revoir. Et chaque fois que je pense à lui, je repense à nos conversations, à sa voix, à ce lien unique qu'on avait. Et ça me brûle le cœur. J'étais déjà submergée par le chagrin, mais ce qui m'a brisé un peu plus, c'est d'apprendre comment Abraham est mort.

Un accident de voiture. Un accident causé par des militaires de mon pays natal dans mon pays natal.

Et ils sont partis.

Ils l'ont laissé là.

Sans porter secours.

Sans même regarder en arrière.

Et c'est là que j'ai compris.
Profondément.
Terriblement.
Que nous ne sommes en sécurité nulle part.
Ni chez nous.
Ni à l'extérieur.
Nous sommes des prisonniers.
De nos nations.
De nos couleurs.
De notre silence.
De l'indifférence.
J'ai passé une semaine entière enfermée dans ma
chambre.
Sans sortir.
Allongée, immobile, le cœur en morceaux.
Je ne faisais que pleurer.
Un deuil profond. Une douleur que rien ne calmait.
J'étais inconsolable.
Perdue.
Brisée.

Je ne savais plus quoi faire. J'avais l'impression
que tout s'était arrêté. Le monde pouvait continuer sans
moi, ça m'était égal. Mais je me suis efforcée de me lever.

Pour lui. Pour lui rendre un hommage digne d'un roi. Même à distance, même loin, j'ai organisé une représentation avec ses connaissances. Je voulais qu'il sache. Qu'il était aimé. Qu'il était apprécié. Qu'il n'était pas seul, même dans la mort. Et dans cette épreuve, j'ai compris autre chose. Quand on meurt, on devient le passé. Le monde continue. Les gens reprennent leur vie. Ils sourient, ils mangent, ils rient. Et toi, tu n'existes plus. C'est cruel. C'est froid. Mais c'est la réalité.

Sa mort m'a fait comprendre une chose cruelle mais réelle : tu peux être très proche de quelqu'un, partager des rires, des secrets, des instants forts... et pourtant, le jour de ta mort, cette personne ne viendra même pas à tes funérailles. Elle ne contribuera en rien à ton deuil. Comme si ta disparition ne la concernait pas.

Et à l'inverse, tu peux n'avoir jamais été particulièrement proche d'une autre personne, à peine échangé quelques mots... et c'est elle qui viendra te pleurer, qui assistera ta famille, qui participera activement à ton départ. Ça m'a bouleversée. Pas seulement parce qu'elle a emporté quelqu'un que je connaissais, mais parce qu'elle a révélé le vrai visage des gens. Et ça m'a changée. Encore une fois. Après tout ça, j'ai compris une chose essentielle.

Il fallait que je vive. Vraiment. Pas survivre. Pas attendre.
Vivre ma vie à fond.

Dans ce monde où tout peut s'effondrer d'un jour à l'autre, où les gens qu'on aime peuvent partir sans prévenir, où la douleur est imprévisible, je devais penser à moi. Pas par égoïsme, mais parce que si je ne le fais pas, personne ne le fera à ma place. Je devais chercher à être heureuse. Pas demain. Pas plus tard. Aujourd'hui. Et surtout, j'ai compris une vérité encore plus profonde, je devais chercher Dieu. Vraiment. Pas juste en surface, pas seulement dans la peine, mais dans la paix aussi. Dans la joie. Dans la gratitude. Parce qu'après cette vie, il y a l'éternité.

Et nul ne connaît le jour ni l'heure de sa mort.

CHAPITRES VI : LE GRAND RETOUR

Ainsi, sur un coup de tête, en Février 2025, j'ai décidé de demander un billet d'avion retour à ma mère adoptive pour rentrer dans mon pays natal. Elle accepta, sans hésiter, et la même semaine, tout s'accéléra. Et puis, enfin, le jour est arrivé. Après tant d'humiliations, de démarches, de refus, j'ai pu acheter mon billet. J'ai rejoint le point de départ, j'ai pris le transport jusqu'à l'aéroport. Cette route, je l'ai faite en silence, le cœur lourd mais soulagé.

Chaque virage me rapprochait de la fin d'un long cauchemar.

À l'aéroport, je n'ai pas pleuré.

Mais mon corps tremblait. Pas de tristesse. De liberté.

Quand j'ai passé le dernier contrôle, que mon passeport a été tamponné, j'ai fermé les yeux.

Je me suis dit :

« Cette fois, c'est vrai. Je pars. Je suis vivante. Je m'en vais. »

Dans l'avion, je n'ai pas dormi. Je regardais le ciel par le hublot.

Ce n'était pas juste un vol.

C'était une délivrance.

Je laissais derrière moi la douleur, la haine, la peur.

Je ramenaï avec moi la force, la foi, l'expérience.

Et je savais que plus rien ne serait jamais comme avant.

Je n'étais plus la même.

Ce départ, bien que soudain, marquait la fin d'une longue épreuve. Je partais avec la joie au cœur, laissant derrière moi toute ma tristesse, mes douleurs et mes cauchemars. Je prenais un nouveau départ, libérée de tout ce que j'avais traversé, prête à recommencer ailleurs. Ce pays, pour moi, c'était désormais un passé que je ne voulais plus revivre, une page tournée.

Après avoir quitté ce pays, je suis arrivée dans mon pays avec des sentiments mêlés. D'un côté, il y avait une sensation de liberté, d'avoir échappé à un endroit qui ne m'avait jamais vraiment accueillie. De l'autre, un vide profond, un sentiment d'abandon, car en dépit de tout ce que j'avais traversé, je laissais derrière moi des gens et des souvenirs. Je n'étais pas la même personne qu'avant mon départ, mais quelque part, je savais qu'il me fallait reconstruire ma vie.

De retour à la maison, la chaleur de la famille m'a réconfortée, mais tout semblait si différent. Il y avait cette

joie de retrouver les miens, mais aussi la lourde prise de conscience que les cicatrices que j'avais portées pendant toutes ces années ne s'effaceraient jamais complètement. Je n'étais plus la jeune fille de 21 ans, pleine d'espoir et de rêves. J'étais devenue une femme, forgée par la douleur et les épreuves, mais aussi par la résilience et l'amour qui m'avaient soutenue. Je n'étais plus la même, mais je savais qu'il était temps de reprendre les rênes de ma vie, de retrouver ma paix intérieure, et d'avancer, un pas à la fois. Mais une autre dure réalité m'attendait dans mon pays natal.

CONCLUSION

Au fil des épreuves, des luttes et des moments de doute, j'ai appris à me relever et à continuer, malgré les obstacles. Chaque souffrance, chaque déception, chaque perte m'a forgée et m'a rapprochée de la personne que je suis aujourd'hui et cela grâce à Dieu. Le chemin n'a pas été facile, mais il m'a permis de comprendre l'importance de la résilience, de la foi et de la persévérance. Aujourd'hui, je regarde en arrière avec une gratitude profonde pour les leçons que la vie m'a enseignées. Je sais que l'avenir est incertain, mais une chose est certaine : je suis prête à avancer, à bâtir mon avenir, à trouver la paix intérieure et à m'épanouir, où que ce soit. Car même dans les moments les plus sombres, il y a toujours une lumière au bout du tunnel. Et c'est cette lumière que je choisis de suivre, pour enfin écrire les chapitres heureux de ma vie. Dans la vie rien n'arrive pour rien j'ai compris pourquoi je devais aller dans ce pays, les voies du seigneur sont insondables.

« Malgré tout ce que j'ai traversé, je choisis la vie, je choisis l'espoir, et je continue à croire que demain peut être meilleur. »

ÉPILOGUE

À toi qui lis ces mots,

Tu viens d'atteindre la fin de ce récit. Mais ce n'est pas seulement la fin d'une histoire. C'est aussi le début d'une vérité que j'ai longtemps gardée enfouie en moi. J'ai vécu l'exil. J'ai connu la violence, le rejet, le silence douloureux, l'oubli. J'ai vu mes espoirs se briser sur les murs froids de l'injustice. Mais dans cette tempête, j'ai découvert une force que je ne soupçonnais pas en moi. J'ai tenu bon. J'ai pleuré, oui. J'ai hurlé dans le silence, j'ai douté de Dieu, j'ai perdu foi en l'humanité. Mais l'amour de certains, la lumière de ma foi retrouvée, et ma propre résilience m'ont ramenée à la vie. Je me suis reconstruite. Pas en oubliant, mais en acceptant. En me relevant chaque jour, un peu plus droite, un peu plus forte. À toi, lecteur, lectrice, je veux dire ceci. Ton histoire est importante. Tes blessures ne te définissent pas. Tu as le droit de tomber, mais surtout, le droit de te relever. Ce livre est un cri, mais aussi une prière.

Donia

Ce roman, je l'ai écrit plus d'une fois. Et à chaque tentative, les mots me manquaient. La douleur était trop vive. Même avec le recul, il est difficile de mettre des phrases sur certaines blessures. J'espère que ces pages vous auront donné un aperçu sincère d'une réalité que beaucoup vivent en silence. Une réalité douloureuse, souvent invisible, mais bien réelle. Et si ce récit peut éveiller une conscience, ouvrir un cœur, ou simplement soulager quelqu'un qui se sent seul... Alors, ma douleur aura eu un sens.

L'histoire continue

NOTE DE L'AUTEURE SUR LES LIEUX ET NOMS

Pour des raisons de respect, de confidentialité et de protection des identités, les noms des personnes mentionnées dans ce récit ont été modifiés. Certains ont été remplacés par des noms symboliques inspirés de personnages bibliques.

De même, les noms des pays, des villes et d'institutions ont été volontairement omis ou neutralisés, afin que l'attention du lecteur reste centrée sur l'expérience humaine et le message universel de ce témoignage.

Impressions des lecteurs

EXILÉE ET DEBOUT

Chantal Nantchop

Étudiante étrangère partout : un
combat contre l'invisible .

Quand survivre devient un acte de foi.

*Donia quitte son pays pour étudier à l'étranger, avec un rêve en tête : devenir ingénieure. Mais ce rêve se transforme vite en cauchemar. **Agressions, racisme, harcèlement, humiliations...** chaque jour devient un combat.*

*Malgré tout, elle se relève. Grâce à sa **foi**, à **l'amitié**, et à une **force intérieure** que rien ne pouvait éteindre.*

Ce roman autobiographique est un cri, un témoignage, et un hommage à toutes celles et ceux qui refusent de se taire.

Exilée, blessée... mais debout.

Email:waicbook@gmail.com

WhatsApp: +237696167232

Facebook: WAICbusiness

Instagram:Waicbook

Tiktok:Waicbook

DOCUMENT PROTÉGÉ

ISBN:

979-2-9756-8781-8

Les Editions Richter